

## DANSE

Ginette Laurin explore  
l'Aléatoire

Page E 4

## CINÉMA

Le blues douloureux  
de la nymphomane

Page E 11

CAHIER  
E

## CULTURE

EXPOSITION

Mickey  
masse

Le MBAM  
consacre une  
expo aux  
relations  
complexes entre  
l'univers de Walt  
Disney et ses  
savantes sources  
artistiques

STÉPHANE  
BAILLARGEON

La femme fatale Joan Crawford a inspiré les traits de la vilaine belle-mère de Blanche-Neige. Facile. Connus. Clichés. Mais qui sait que les dessinateurs des studios Disney ont aussi puisé chez lady Macbeth et dans les versions cinématographiques de *Docteur Jekyll et M. Hyde* pour la scène de la transformation de la reine en sorcière? Ou que les dessins de la fuite en forêt de la gentille princesse s'inspirent des esprits maléfiques présents dans les œuvres du Norvégien Theodor Kittelsen, de l'illustrateur anglais Arthur Rackham, du symboliste belge William Degouve de Nuncques et très précisément de la page 67 de l'édition de 1861 de *L'Enfer* de Dante tel qu'imaginé par le Français Gustave Doré?

Des exemples semblables. Il était une fois Walt Disney. Aux sources de l'art des studios Disney en déploie des tonnes et des masses. L'exposition, qui sera inaugurée officiellement mardi prochain au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), rassemble plus de 500 numéros, avec une salle entière dédiée aux influences de Disney sur l'art contemporain.

## Transversal à souhait

«Ce qui nous apparaît comme un pur produit de la culture de masse américaine s'avère en fait nourri de l'art européen, retraduit évidemment», résume le Français Bruno Girveau, commissaire du travail, rencontré cette semaine alors qu'il poursuivait l'accrochage au musée. «Au fond, la culture voyage entre les pays, les disciplines et les catégories comme la marge et la masse. La culture n'a pas de frontière.»

Bruno Girveau est depuis peu conservateur en chef des collections de l'École supérieure des beaux-arts de Paris. L'ancienne Académie royale, près du Louvre, a rassemblé quelque 250 000 œuvres au fil des siècles, dont plusieurs chefs-d'œuvre régulièrement prêtés. Le MBAM vient de passer l'hiver avec des Girodet tirées de ses nobles voûtes. Auparavant, le spécialiste de l'architecture travaillait comme conservateur au Musée d'Orsay.

L'idée du travail transversal à souhait, jouant de manière irrévocable des catégories de sa discipline, lui est venue en regardant des films de Disney avec ses enfants, il y a une décennie. «J'ai été d'abord frappé par les sources architecturales et puis j'ai vite compris qu'il y avait là une riche matière à

VOIR PAGE 2: MICKEY

25<sup>E</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Phyllis Lambert,  
entre pierres et verrières

Le 8 mars prochain, Journée internationale des femmes, le documentaire *Citizen Lambert, Jeanne d'ARCHitecture* de la Française Teri Wehn-Damisch lance le bal du 25<sup>e</sup> Festival international du film sur l'art. Étoile du film: Phyllis Lambert, grande dame de l'architecture, toujours au créneau pour protéger le patrimoine montréalais en péril.

ODILE TREMBLAY

«L a place de la lumière dans mon univers? Regardez cette maison. Je suis "héliotropique". Pas de rideaux.»

Pas trop de voisins non plus, faut dire. «Je porte Montréal dans mes os et dans mon sang», profère la passionnée urbaine fondatrice du Centre canadien d'architecture.

Le «chez-nous» de Phyllis Lambert, en

plein Vieux-Montréal, à l'ombre des anges de la magnifique chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours, est un puits de lumière, ouvert côtés nord et sud sur les lueurs du jour. Entre pierres et verre, on voit des sculptures, des murs d'époque jalonnant un environnement épuré du XXI<sup>e</sup> siècle, un gros chien bouvier des Flandres; beautés sur fond de parois blanches. «On trouve dans le blanc toutes les couleurs.» La maîtresse des lieux, de noir vêtue, habite ici depuis 30 ans. Allez vous étonner qu'elle ait été si

proche de l'architecte Mies van der Rohe, apôtre reconnu de la lumière. Phyllis Lambert travailla à ses côtés pour concevoir l'édifice Seagram de New York ainsi que le Centre Toronto-Dominion dans la Ville reine. «Avec Mies van der Rohe, j'étais au départ comme un canard orphelin qui s'est trouvé un maître.»

## Un film exquis

Phyllis Lambert: vedette de cinéma. Pourquoi pas? À 80 ans, elle joggue, fait son yoga, se bat pour le mont Orford, écrit des livres sur la préservation patrimoniale, trône sur le Centre canadien d'architecture, fait trembler ceux qui veulent trembler.

*Citizen Lambert* est un film exquis, au fait. Drôle, pétri de clins d'œil. Rien pour présenter le profil austère d'une Phyllis Lambert en amazone dominatrice, croulant

sous les doctorats *honoris causa*. Mais une œuvre pleine de vie, avec des clips intégrés sur ses jouets de collection, ses robes folles qu'elle ne revêt guère souvent mais qu'elle coupe et accumule.

Elle connaissait la documentariste française, s'est laissée conquérir par ses idées amusantes, celle de l'abécédaire par exemple, qui suscite ses réflexions: «I» pour impatience, «A» pour architecture, «P» pour photographie aussi, une de ses passions. Phyllis Lambert a parcouru Montréal, appareil en main, pour capturer la moindre façade ancienne, les bâtiments à préserver.

Le film s'offre des retours en arrière, avec documents d'archives, du temps où elle était Phyllis Bronfman dans ses robes Dior et Chanel, posant au salon. La caméra d'hier

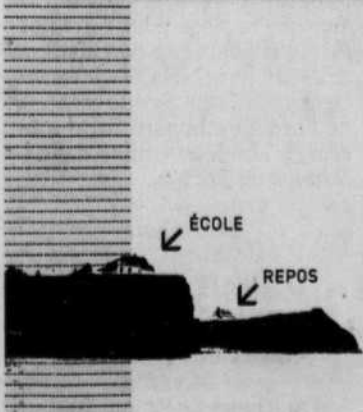
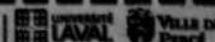
VOIR PAGE 2: LAMBERT

ÉCOLE  
INTERNATIONALE  
D'ÉTÉ DE PERCÉ 2007

LIEU D'INSPIRATION ET DE CRÉATION | DU 18 JUIN AU 31 AOÛT 2007

PHOTOGRAPHIE, DESIGN CONTEXTUEL, PHILOSOPHIE, DESSIN DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES,  
ILLUSTRATION, ARTS VISUELS, LAND ART, AQUARELLE

www.perce.ulaval.ca | Tél. : 1.418.656.2017 | Tél. sans frais : 1.866.656.2017 | Courriel : perce@fasav.ulaval.ca



CULTURE

# Caméras roses réclamées



Odile Tremblay

**A**u coin d'une rue, la cinéaste Léa Pool m'avait annoncé que la lettre collective circulait. Depuis belle lurette, la réalisatrice de *La Femme de l'hôtel* et *d'Emporte-moi* se plaignait de la maigre proportion de réalisatrices de fiction à occuper l'espace cinématographique québécois... Trois ou quatre égarées au pays des hommes, aujourd'hui comme au début des années 80. Fallait bien qu'une gang de filles s'unissent pour gueuler. Elles y ont mis le temps, d'ailleurs...

Bon! Le 8 mars approche. Seul moment de l'année sans doute où les femmes disent «Hep! Tout n'est pas réglé du côté de l'égalité entre les sexes», sans faire rire d'elles. Parce que l'étiquette féministe est plutôt mal vue. Surtout chez la génération montante. Or ce sont de jeunes réalisatrices en colère qui ont attaché le grelot de cette révolte-ci.

Une lettre collective est lancée cette semaine, sorte de bouteille à la mer, paraphée par une quarantaine de cinéastes, de Manon Barbeau à Marilu Mallet, de Paule Baillargeon à Léa Pool, etc. Seul réalisateur à l'avoir cautionnée: Karim Hussein — pas moyen de le manquer, tout seul sur son îlot. Une vingtaine de

cinéastes mâles sollicités ont décliné l'invitation ou omis de répondre.

Tout a commencé le 28 janvier, quand la cinéaste française Coline Serreau est venue au Québec rencontrer une vingtaine de ses consœurs du septième art. Ce qui devait être un pacifique forum de discussion s'est mué en cri du cœur devant les mille obstacles qui parsèment le parcours de la combattante, caméra au poing. Paranos, les filles? Même pas.

Tenez! Parmi la douzaine de projets de longs métrages francophones financés la semaine dernière, chez Téléfilm et à la SODEC, un seul nom de femme figure: celui de Léa Pool pour *Pieds nus*, sur un scénario d'Isabelle Hébert. Cette même Léa Pool qui se sentait bien seule de sa gang au début des années 80. Retour à la case départ. Mais l'avait-on déjà quittée? «Où sont les femmes?», entonnait la chanson. A la tête des films québécois, elles sont rarissimes.

En littérature, les quotas entre les hommes et les femmes sont à égalité, en arts visuels aussi. Pourquoi pareille disproportion au cinéma, surtout pour les films de fiction? «Question de pognon», répond Eve Lamont. *Quand l'argent entre en jeu, la compétition devient féroce. Les filles se font tasser et le territoire devient donc une chasse-gardée masculine.* Sur les bancs des écoles de cinéma, les filles sont pourtant aussi nombreuses que les gars. Ça se gâte par la suite. Selon le collectif Moitié-Moitié, en 1985-86 les femmes obtenaient 16 % de l'enveloppe de production de la SODEC, documentaires et fiction réunis. Aujourd'hui, la proportion est de 14 %. Une baisse de 2 % en 20 ans. Côté fiction, les femmes gèrent un maigre 11 % des fonds du long métrage de la SODEC et de Téléfilm. Nous voici loin de la parité.

Il n'y a pas de relève féminine, et les cinéastes chevrons se sentent écartées. «On nous décourage», lance Marquise Lepage. Elle se dit poussée dans le champ documentaire, éloignée de la fiction à différentes étapes du processus. De manière insidieuse. Mais, demandent certains, à quoi bon signer des pétitions si les femmes ne déposent pas assez de projets en cinéma devant les institutions? Elles n'ont qu'à foncer comme les gars, leurs demandes seront évaluées à la pièce.

«Pas si simple!», répondent les réalisatrices. Isabelle Hayeur se montrait irritée à ses débuts par le discours féministe, qui lui semblait dépassé: «À 40 ans, je suis obligée de constater qu'il y a un gros problème», dit-elle aujourd'hui. De fait, moins de femmes que d'hommes présentent des projets de fiction. Mais en amont, plusieurs scénarios se retrouvent bloqués dans les bureaux de production, qui trouvent les projets féminins plus complexes, plus difficiles à vendre, et les envoient rouler sous le tapis. En aval, ce manque de voix féminines se reflète sur les rôles offerts aux actrices: jeune nunuche ou brave maman. Les stéréotypes ont la partie belle. *Help!*

«C'est un scandale, tout simplement!», s'écrit Paule Baillargeon. La cinéaste de *La Cuisine rouge* se définit comme une auteure de fiction, mais elle réalise des documentaires depuis quinze ans. Rien d'autre ne décolle. Elle se décourage un temps, puis ressort ses rêves de fiction des tiroirs, cogne de nouveau aux portes. Un jour, peut-être... L'épître collective ne réclame pas la parité, au grand regret de la Française Coline Serreau (signataire de la lettre) qui trouve ses consœurs d'ici trop timides. Les réalisatrices québécoises demandent plutôt une distribution plus équi-

table des fonds publics, une attention accrue des institutions. En fait, les filles veulent créer le débat. On leur souhaite de ne pas lâcher le morceau, de préparer un rapport exhaustif, chiffré, documenté, pour étayer leurs revendications et pousser leurs pions. Le phénomène est tissé de démotivation à chaque étape, complexe, difficile à cerner.

Remarque: le portrait n'est guère plus brillant aux États-Unis. Bonjour, le gala des Oscars: encore un boys' club de créateurs. Les jolies femmes en robes de fées concourent pour les lauriers d'interprétation ou font de la gracieuse figuration. Quand Sofia Coppola s'y pointe, elle a l'air d'une Jeanne d'Arc au milieu de ses frères d'armes. En France, c'est plus rose. De nombreuses femmes cinéastes, dont toute une relève bourrée de talent, a bouleversé le paysage cinématographique de fond en comble.

Aux derniers César, c'est *Lady Chatterley*, de Pascale Ferran, adapté du roman de D. H. Lawrence, qui a récolté la pluie de statuettes. N'empêche qu'une seule réalisatrice est repartie du chic Festival de Cannes avec une Palme d'or: Jane Campion en 1993 pour *La Leçon de piano*. Célébrant son 60<sup>e</sup> anniversaire en mai prochain, Cannes a demandé à 35 cinéastes majeurs issus de 25 pays de réaliser un collectif à partir d'un thème: la salle de cinéma. Seule représentante du genre féminin: encore Jane Campion.

Oui, dans les grosses arènes du septième art, on invite trop de ténors et pas assez de sopranos. Les sexes divorcent dans les sphères du pouvoir et de l'argent. Air connu. Trop connu. Ça emmerde, voilà!

otremblay@ledevoir.com

## LAMBERT

SUITE DE LA PAGE E 1

se pose sur le domaine de la crête de Westmount, chez le riche papa à la tête de l'empire Seagram et chez la maman aux goûts d'artiste. Un berceau d'or qu'elle brûlait de quitter au plus vite. «Rebelle. Oui, je l'ai toujours été, bien sûr.»

Jeune, elle faisait de la sculpture. «Mais l'idée de retrouver mes œuvres chez madame Machin m'a décidé à convaincre que ma place était en architecture.»

En 1952, elle s'est mariée avec un Français: Jean Lambert. Brève

union, qui lui permit de conserver précieusement le patronyme. «C'était un nom très neutre.» Claironner son appartenance au clan Bronfman lui pesait. Va pour Lambert.

Elle aurait pu s'établir définitivement à New York ou à Chicago, mais au milieu des années 60 et durant la décennie 70, le Québec sortait de son sommeil, telle la Belle au bois dormant. Au retour, elle s'est révoltée de retrouver tant de beaux bâtiments patrimoniaux réduits en poudre par des promoteurs sans vision. Révoltée, soit, mais pas déprimée. Question de

tempérament. «Ça me donnait plutôt envie de combattre.»

Ces années-là, si fécondes en musique, en peinture, en toutes sortes de formes d'art, furent souvent les fossesoyeuses de l'architecture traditionnelle. «Comment comprendre la ville d'aujourd'hui si on demeure insensible à ses racines?», demande celle qui allait devenir spécialiste du Montréal du XVIII<sup>e</sup> siècle et championne de la préservation. «Ici, on ne sait pas que Montréal était une ville fortifiée.»

Depuis toujours, elle aime montrer les pierres grises des édifices

montréalais aux visiteurs. «Elles créent les liens entre tous les points de la ville.»

Dame de fer et riche héritière tant qu'on voudra, Phyllis Lambert est avant tout habitée par une vision. La métropole doit beaucoup à celle qui fonda Héritage Montréal, contribua à la mise en valeur du Vieux-Port, de la merveilleuse avenue McGill College, sans compter le reste.

Elle voit la culture du mécénat s'installer chez nous à pas de tortue. «Trop de gens estiment encore que les arts sont superflus. Les gens d'affaires veulent afficher leur nom sur des commandites plutôt que de prendre une position pour améliorer le tissu social.» Pas Phyllis Lambert.

Des regrets, elle en a: ne pas avoir sauvé le bâtiment Samuel Bronfman, rue Sherbrooke, par exemple, des velléités expansionnistes de son père. «Je n'arrivais pas à convaincre ma famille de le sauvegarder. Mais j'aurais dû me battre davantage.»

Phyllis Lambert n'en revient pas du chemin qui a été accompli au Québec en ce qui concerne la conscience patrimoniale depuis les années 60. «C'est le jour et la nuit, constate-t-elle. Avant, les gens voulaient tout démolir.»

A ses yeux, l'héritage religieux, appelé à devenir au cours des prochaines années le grand défi de la préservation urbaine, ne commandera pas des solutions collectives. «Chaque église, chaque bâtiment religieux devra être évalué au cas par cas. Regardez l'église St. James, rue Sainte-Catherine, comme elle brille depuis sa rénovation. Celle de Sainte-Cunégonde aussi. Certains temples pourront trouver une vocation communautaire. Près du CCA, on va récupérer une petite église en l'intégrant. L'architecture ne se conçoit pas à partir d'une page blanche. Des éléments existent déjà, qui témoignent du passé et peuvent avoir une nouvelle vie.»

Aux citoyens, Phyllis Lambert a envie de dire que les gouvernements ne leur donneront rien tout cuit dans le bec. «Il faut revendiquer. Si les gens veulent préserver des beaux coins de Montréal, ils doivent s'unir, se documenter... et se battre.»

L'architecte amoureuse de nos pierres grises est activiste, donc un optimiste. «Je crois que Montréal va devenir une ville de plus en plus démocratique, où les gens vont s'impliquer, estimer-t-elle. Prenez le nom de l'avenue du Parc. On l'a gagné, ce combat.»

Le Devoir

## MICKEY

SUITE DE LA PAGE E 1

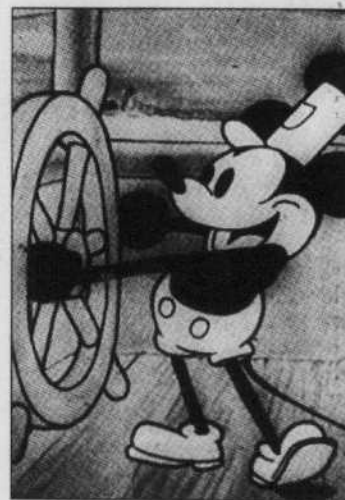
explorer et à exposer. Il a soumis la proposition à Guy Cogeval, alors que l'ex-directeur du MBAM agissait comme consultant pour développer des expositions originales et plus populaires au Grand Palais de Paris. «Il a tout de suite dit qu'il fallait monter ce projet et il a ajouté qu'il aimerait aussi présenter cette exposition à Montréal.»

Les travaux pionniers du Français Pierre Lambert, le premier à avoir célébré les travaux des studios comme des œuvres d'art à part entière, et de l'Anglais Robin Allan, grand dénicheur des sources européennes de Disney (il signe un texte dans le catalogue) ont guidé le travail. Surtout, M. Girveau n'a pas dérogé de son intuition première, finalement très classique en histoire de l'art, consistant à suivre la généalogie des créations. Ici même, Guy Cogeval a monté une exposition originale sur Hitchcock et l'art, avec des liens interdisciplinaires. Le Musée d'Orsay a lié Millet et Van Gogh. New York vient de rapprocher Picasso et des artistes contemporains.

Sauf pour Judas, il demeure possible de juger un homme, même un artiste, à ses fréquentations. On peut penser bien du mal de Walt Disney, il faut tout de même lui reconnaître une immense qualité: cet homme d'extraction culturelle modeste savait s'entourer. Curieux, passionné et audacieux comme beaucoup d'autodidactes, il a recruté pour ses studios les meilleurs illustrateurs européens émigrés en Amérique, formés par les académies du Vieux Continent. Ses collaborateurs ont permis à ses dessins animés de s'imbiber de la grande tradition occidentale, aussi bien dans le choix des thèmes (d'Alice au pays des merveilles à Pinocchio) que dans leur traitement inspiré du Moyen Âge gothique au surréalisme, de Doré et Daumier, des préraphaélites anglais et des primitifs flamands, des symbolistes allemands et des expressionnistes de partout.

### Distance et évidence

En fait, l'intuition d'appliquer la méthode iconographique à Disney semble tellement évidente qu'on se demande pourquoi elle a mis tant de temps à s'imposer dans le milieu muséal. On peut aussi s'étonner du fait



ARCHIVES WALT DISNEY

Le Mickey d'origine

que ce soit un Européen des nobles beaux-arts qui ait finalement développé ce sujet on ne peut plus américain. «J'ai une explication, mais je ne suis pas sûr que ce soit la bonne, commente alors le principal intéressé. Je pense que les Américains sont trop près du sujet, probablement trop populaire et trop mythique, pour s'y attaquer dans un musée. Il faut peut-être de la distance pour bien voir l'évidence.»

On verra aussi à l'usage comment la proximité géographique et culturelle des États-Unis teintera la lecture ici. Le projet Disney a été lancé pour de bon en même temps que la guerre en Irak. L'anti-américanisme n'a fait que gonfler depuis. «En France, on a reproché à l'exposition de ne pas appuyer sur la question de l'impérialisme ou les opinions politiques de Walt Disney. Je suis historien de l'art, ce n'est pas mon propos, mais je dois souligner que dans ses œuvres on ne trouve pas trace d'une vision du monde ultraconservatrice.»

Le... conservateur lui-même défend des positions généreuses, puisque avec cette exposition, mêlant le high et le low art, la culture de masse et la culture d'élite, les arts de pointe et les industries culturelles, l'Europe et l'Amérique, M. Girveau souhaite drainer au musée des non-initiés, comme l'expo Tintin rameute en ce moment les foules à Beaubourg. «On touche à la distinction entre culture savante et culture populaire, une opposition très forte dans les musées. Je ne viens pas personnellement exposé à l'art. Disney a aussi ce côté émouvant pour moi. Il est demeuré un homme peu cultivé, mais il était très curieux et il a su s'intéresser à la grande culture.»

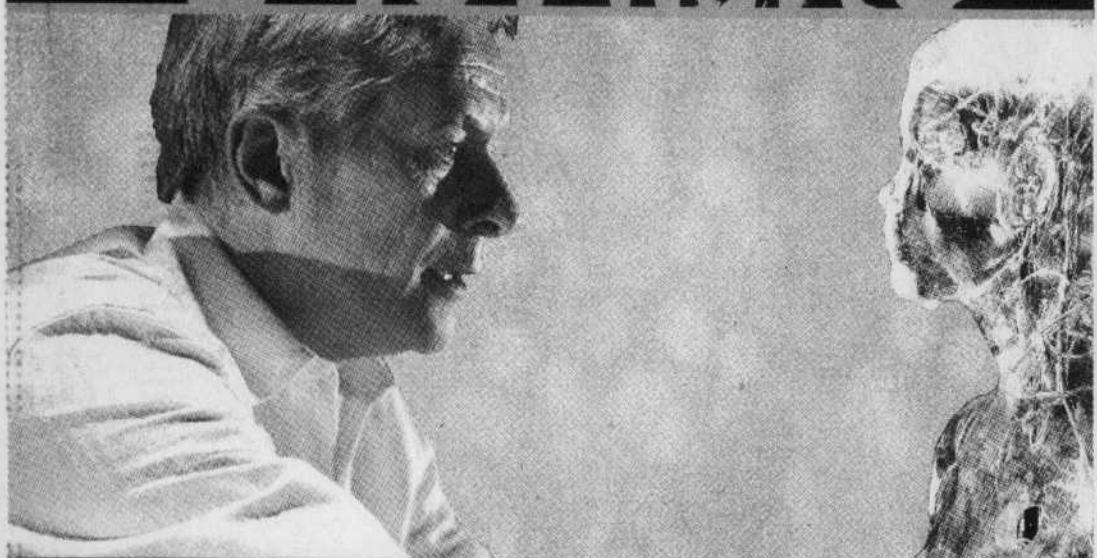
La machine à bonnes idées a aussi en tête une exposition sur les œuvres à scandale à travers les siècles, compliquée à réaliser parce qu'elle ne concerne que des chefs-d'œuvre comme le nu *Olympia* de Manet. Et puis une autre expo sur l'univers de Tim Burton, un autre génial cinéaste très influencé par de multiples sources. Edgar Allan Poe? Facile. Le cinéma expressionniste allemand? O.K. Mais il y aurait aussi de la place pour l'architecture ultra-baroque de Gaudi ou celle de l'architecte victorien George Gilbert Scott, créateur de l'hôtel de la gare Saint-Pancras, à Londres, utilisé dans le *Batman* de Burton...

Le Devoir

IL ÉTAIT UNE FOIS WALT DISNEY  
Musée des beaux-arts de Montréal  
Du 8 mars au 24 juin 2007

du 27 février au 17 mars 2007  
au Théâtre d'Aujourd'hui

2191 nuits



«Un magnifique objet théâtral» | Guide Culture/ Radio-Canada

Un spectacle multimédia du théâtre Les Deux Mondes

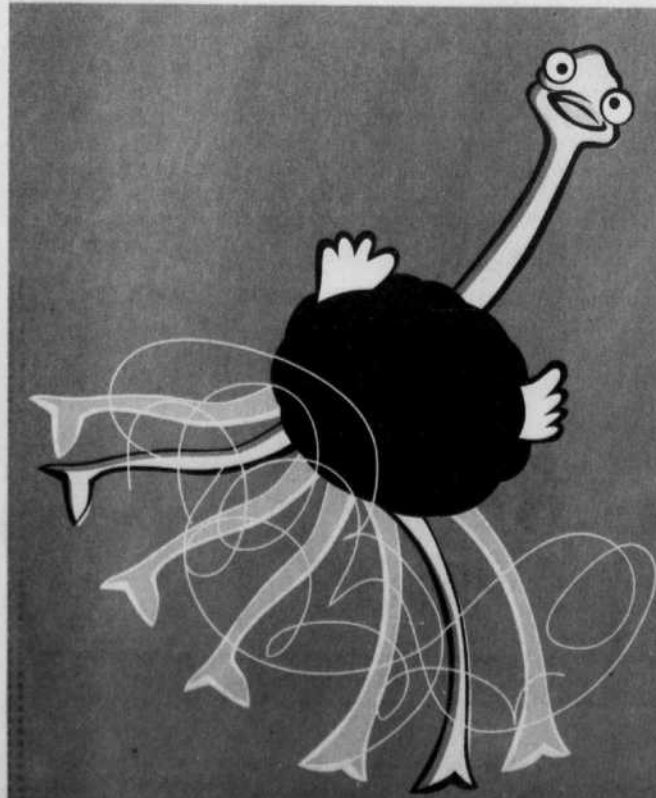
Texte Philippe Ducros | Mise en scène Daniel Meilleur | Vidéo Yves Dubé | Accessoires Guy Fortin  
Musique et environnement sonore Michel Robitoux | Costumes Anne Sophie Archambault  
Lumières Pierre Bérubé

Avec Michel Mongeau, Lyne Rodier et Martin Vachon



Information | réservation

514 282-3900 | www.theatredaujourd'hui.qc.ca  
3900, rue Saint-Denis, Montréal



BIODÔME 15 ans!  
DE MONTRÉAL

UN MUSÉE NATURE MONTRÉAL

méthode no 8: les stepettes

L'exposition Attraction fatale  
Les rites de séduction chez les animaux

Exposition interactive pour toute la famille.  
Spectacle multimédia, film et animation.

Dès le 3 mars

514 868-3000 museumsnature.ca



## CULTURE

THÉÂTRE

## Oser débusquer l'animal

Reynald Robinson met en scène *Le Diable en partage* de Fabrice Melquiot à l'Espace libre

Pour raconter cette histoire d'amour sur fond de guerre civile, Melquiot s'est rendu en Bosnie «pour y capter un lien intime» qui lui manquait pour écrire. Et pour donner forme à tout cela, Robinson et l'équipe de la compagnie DuBunker ont choisi de faire ressortir la profonde humanité du texte en l'incarnant sur une scène nue. Sans rien. Sans accessoires ni décors. Sauf deux AK-47...

MICHEL BÉLAIR

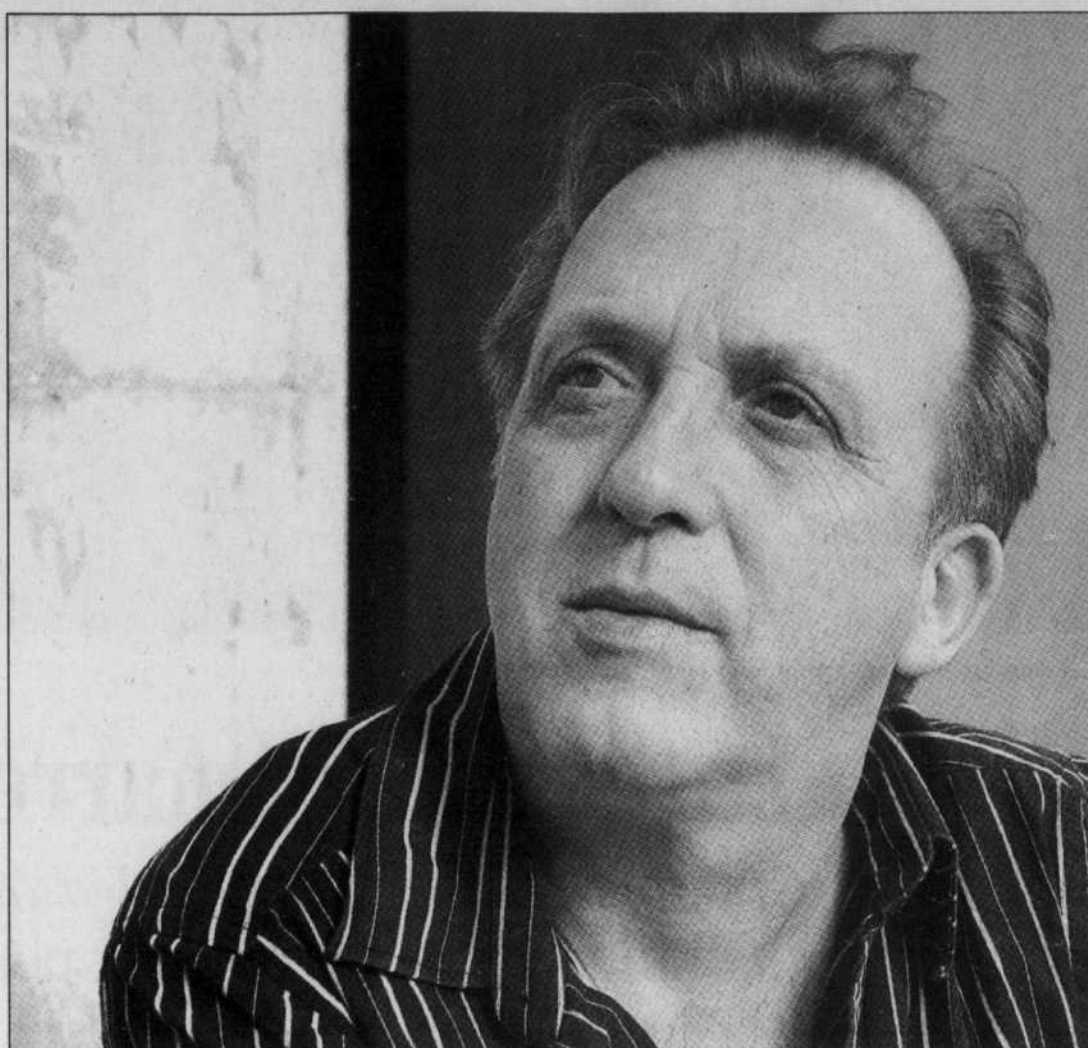
Reynald Robinson est un homme attachant. Vous passez moins de cinq minutes avec lui et vous sentez déjà comment il travaille comme metteur en scène avec ses comédiens: tout en douceur et en intensité. C'est un homme de mots, Reynald Robinson, clair, éloquent; un homme de paroles. En parlant pendant plus d'une heure avec lui de ce *Diable en partage* de Fabrice Melquiot, qu'il monte à l'Espace libre, nous avons beaucoup évoqué la violence et, plus dérangeant encore, l'animalité qui nous menace à tout moment.

## Fond de guerre

Mais avant de rencontrer Reynald Robinson, j'ai joint Fabrice Melquiot à Reims. Il y a presque deux ans, Melquiot révélait en entrevue au *Devoir* qu'il écrivait toujours dans l'urgence, et j'ai d'abord voulu savoir quelle impulsion était à l'origine de ce texte planté en pleine guerre de Bosnie... «C'est en retrouvant une coupure de presse au fond de l'un de mes tiroirs que j'ai commencé mon travail sur *Le Diable en partage*, explique le dramaturge. L'interview d'un jeune homme serbe, qui avait quitté les Balkans quand la guerre a éclaté. Il avait traversé la Croatie, la Slovénie, l'Italie par la route, avant d'atteindre la France, où il attendait un statut de réfugié politique que le gouvernement de l'époque refusait de lui accorder, puisqu'il était serbe, c'est-à-dire considéré comme agresseur. Il parlait de son corps et de sa langue comme de fantômes, qui traversaient les êtres sans les toucher. Il y avait des photos de lui, contours flous de sa silhouette et les toits de Paris devant lui. Un spectre, une figure de théâtre, possiblement...»

«J'ai entrepris un travail d'enquête, d'archivage (livres et vidéos), puis je suis parti à Sarajevo, une première fois, pour y capter une sensorialité qui me manquait, un lien intime. Afin d'écrire depuis. Écarter le sujet, ne surtout pas considérer la guerre de Bosnie comme un sujet, mais plutôt comme le territoire même de l'écriture. À Sarajevo, j'ai rencontré un garçon et une fille, Lorko et Elma. Ils sont devenus le lien, l'éclair, le lieu aussi, la source. Tout a vraiment commencé avec eux.»

Fond de guerre donc, toujours. Pis, de guerre civile...



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Reynald Robinson bénit presque le hasard qui lui a fait rencontrer le texte de Fabrice Melquiot.

Mais comme le précisera le metteur en scène, c'est la profonde humanité du texte de Melquiot dans ce contexte horrible — alors que l'on se méfie de son voisin et même de la femme de son frère puisqu'elle est musulmane, puisqu'elle est l'ennemi... — qui l'a séduit. «Tout cela est bien présent et surtout bien possible dans le quotidien le plus ordinaire, dit encore Robinson. C'est cela qui me rejoint, parce que ça met en relief la fragilité du monde dans lequel on vit. Malgré les grandeurs de l'humanisme, il suffit toujours de peu de chose pour que la barbarie triomphe, pour que l'animal surgisse du fond de nous. La violence est toujours proche. Et l'histoire de l'humanité montre bien que la Bosnie n'est qu'un tout petit chapitre d'une longue litanie qui nous menace tous. Même nous ici...»

## Sans rien

Robinson et Melquiot se connaissent depuis deux ou trois ans déjà. Le metteur en scène a d'abord été séduit par *Bouli Miro* en France (un des textes dits «jeunes publics» de Melquiot) et il l'a rencontré depuis à quelques reprises, là-bas comme ici.

Leur complicité s'est enrichie encore plus depuis que le Conservatoire a donné à Reynald Robinson l'occasion de travailler sur *Le Diable en partage* avec ses finissants, l'an dernier; c'est d'ailleurs la même production — propulsée par des commentaires plus qu'élogieux — qui prend l'affiche de l'Espace libre, à la seule exception d'un comédien remplacé parce

qu'il avait un engagement ailleurs. Robinson, qui est aussi l'auteur du remarquable *Hôtel des horizons* et de plusieurs autres textes pour le théâtre, parle de Melquiot comme de quelqu'un de très précieux. Un «frère d'écriture».

«Fabrice regarde l'homme sous ses prétentions, dans ses contradictions, et il a, oui je pense, une certaine compassion pour cet animal en nous qui s'assure d'abord de sa survie et de celle de ses proches. C'est tout cela qu'il met en portrait dans cette magnifique écriture ciselée qui est la sienne; pour que l'on «travaille» avec, pour que l'on soit conscient de cette constante agressivité-là, toujours présente en nous. En nous tous... Bien au-delà d'une mise en situation théâtrale, on peut se demander où seront nos grands principes lorsque, par exemple, l'avenir de la planète, les réserves d'eau potable, l'espace, tout cela sera en jeu...»

Le diable est partout... mais Melquiot a aussi placé beaucoup d'anges dans sa pièce, poursuit le metteur en scène. «C'est un show doux, plein de tendresse. Une histoire d'amour. Et son écriture baigne dans une sorte de poésie naturelle. Tout est là. Pas besoin d'illustrer, de rendre de façon réaliste les multiples lieux de l'action. Pas besoin d'appuyer sur quoi que ce soit... En répétition, à 10, avec l'équipe de DuBunker, le texte a suscité des discussions et des affrontements passionnés. Et à partir de cela, nous avons choisi de présenter le texte sur une scène nue. Sans rien. Sans décors. Sans autres accessoires que deux fusils-mitrailleurs AK-47. Nous fu-

mons sans cigarettes. Nous mangeons de la soupe sans cuillère... Je pense que le texte ramène à cela, à une grande simplicité, un dosage qui est potentiellement beaucoup plus efficace pour dire les choses que la démesure ou l'enflure...»

Dans cette fin de matinée absolument glorieuse, Reynald Robinson bénit presque le hasard qui lui a fait rencontrer ce texte de Fabrice Melquiot, choisi à l'aveugle à partir d'une boîte de carton remplie de livres dans les couloirs du bunker du Conservatoire... À cause des rencontres d'abord sur lesquelles il a débouché. À cause aussi du profond questionnement qu'il a fait surgir en lui. Robinson le dramaturge dira même que son travail sur *Le Diable en partage* influence directement le show sur lequel il travaille depuis quelque temps: «Cela nourrit mon écriture et m'aide à débusquer ce mal que je sais aussi présent au fond de moi.» Voilà une entreprise qui ne risque pas de figurer au programme de quelque parti politique que ce soit en cette période d'élections générales... Notons en terminant que Fabrice Melquiot sera à l'Espace Libre pour rencontrer le public, vendredi soir après le spectacle.

## Le Devoir

## LE DIABLE EN PARTAGE

Texte de Fabrice Melquiot. Mise en scène: Reynald Robinson. Une production de la compagnie DuBunker présentée à l'Espace libre du 7 au 24 mars. Information: ☎ 514 521-4191.

## Lipsynch, prise 1

Identité, rationalité, mort et narcissisme, Robert Lepage regroupe les thèmes de ses plus récentes œuvres dans *Lipsynch*, sa dernière œuvre-fleuve, présentée en première mondiale à Newcastle en Grande-Bretagne la semaine dernière.

ÉVELYNE ASSELIN

Newcastle — Il aura fallu cinq ans pour en arriver à cette première ébauche de cinq heures et trente minutes née d'un désir de collaboration entre le célèbre metteur en scène québécois et le Théâtre Sans Frontières (TSF), une compagnie théâtrale du nord de l'Angleterre.

«En 1997, nous cherchions un «patron», une sorte de porte-parole pour notre compagnie théâtrale, une pratique usuelle en Grande-Bretagne. Nous avons approché Robert [Lepage] qui nous a proposé ce projet un peu vague autour de la parole et de la voix. Il souhaitait sortir un peu de l'approche visuelle», explique John Cobb, cofondateur de TSF et comédien pour Lipsynch.

À la fois drame, suspense policier et comédie, il est impossible de résumer en quelques lignes la diversité des sujets abordés dans *Lipsynch*. Lors de sa version finale, prévue pour 2009, la pièce devrait s'étendre sur neuf heures et comprendre neuf actes.

## Un casse-tête à sept morceaux

La mort d'une jeune Nicaraguayenne à bord d'un vol Londres-Montréal sert de prémisses au récit, qui nous transporte de la Grande-Bretagne au Québec avec quelques escales en Allemagne, en Espagne et au Nicaragua. En sept actes, pour autant de personnages clés, les spectateurs sont amenés à explorer l'influence que peuvent avoir les paroles sur nos sociétés et l'importance de la voix dans la construction de nos identités.

Créateurs et comédiens ont soumis leurs idées sur ce thème initial lors de rencontres de création éparpillées un peu partout sur la planète à intervalle de six mois entre 2001 et 2006. Au final, tel un casse-tête à sept morceaux, le décès de Lupe nous entraîne dans l'univers de l'opéra, du cinéma et

de la prostitution, au cœur du mythe grec d'Echo et de Narcisse et au point de clivage entre la religion et la science.

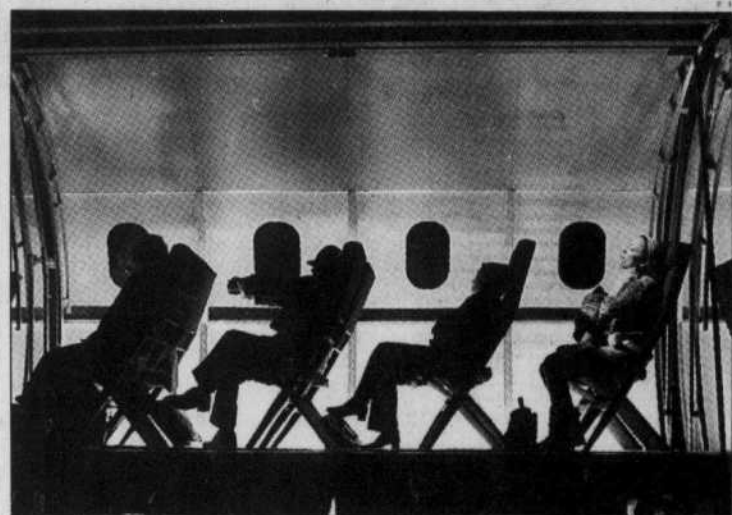
Malgré une volonté d'aborder le théâtre par la voix, l'aspect visuel n'en demeure pas moins imposant. Une équipe d'une dizaine de techniciens s'occupe de multiples changements de décors que nécessite la pièce. Constatant sur scène, les créateurs ont décidé de les intégrer à titre de figurants plutôt que de tenter de les cacher. «C'est un peu comme pour un avion: vous ne voyez pas ces gens qui transportent vos bagages et veillent à l'entretien, mais ils sont là, ils existent. Nous avons voulu explorer cette facette du théâtre, jouer avec ce thème», indique John Cobb.

Les spectateurs montréalais pourraient assister à une tout autre version de *Lipsynch* lors de son passage au Festival Trans-Amérique, bien que le canevas initial de la pièce soit fixé. «La structure demeure la même, mais l'ordre des scènes et le contenu des actes peuvent changer en cours de route. Nous pourrions proposer un début complètement différent, par exemple», précise Cobb. Déjà, entre la première et la dernière représentation à Newcastle, des changements ont été apportés par Robert Lepage et sa troupe.

Théâtre Sans Frontières et Ex-Machina, la compagnie de Lepage, en sont d'ailleurs à lire les commentaires soumis par les spectateurs à la fin de chacune des représentations. «Le but des représentations à Newcastle était justement de présenter le matériel et d'obtenir l'appréciation du public. Pour le moment, c'est très positif», conclut le cocréateur.

## Collaboratrice du Devoir

*Lipsynch* sera présenté à Montréal dans sa version de cinq heures les 1<sup>er</sup>, 2, 3, 5, 6 et 7 juin lors du festival TransAmérique.



MARC MARVIE

La mort d'une jeune Nicaraguayenne à bord d'un vol Londres-Montréal sert de prémisses au récit de *Lipsynch*.

/Théâtre de la Ville, Longueuil  
10 février, 20h - 11 février, 15h  
150, rue de Gentilly Est  
billetterie 450-670-1616  
www.theatredelaville.qc.ca

ON JOUE AU [PROSPERO] à Montréal  
20 février au 10 mars, 20h  
1371 rue Ontario Est  
billetterie 514-526-6582 et  
Admission 514-790-1245  
www.lavillee.qc.ca

Supplémentaires  
du 13 au 17 Mars, 20h

Les jours fragiles  
de/ Philippe Besson  
production/Théâtre Complice  
Adaptation et mise en scène/ Denis Lavalou

Avec/ Marie-Josée Gauthier, Ginette Morin et Marcel Pomerio

/Rencontrez Philippe Besson les 20 et 21 février au Prospero

Équipe de création/ Paul Livernois, Stéphane Méthot, Ludovic Bonnier, Johanne Lafrenière, Angelo Barsotti, Adèle Saint-Amand, Monique Béland, Fleur Guerin

CE SAMEDI, ON PASSE LA NUIT ENSEMBLE

86 activités  
3 circuits différents  
3 quartiers de la ville

QUARTIER VIEUX-MONTRÉAL ET QUAI DU VIEUX-PORT  
QUARTIER DES SPECTACLES ET CENTRE-VILLE  
PLATEAU-MONT-ROYAL

Films ★ Danse ★ Musique ★ Art  
Sport ★ Lecture ★ Installations  
Poésie ★ Humour ★ Folie!

Commencez votre nuit sur le site de la Fête de la lumière Hydro-Québec  
Vieux-Montréal et Quai du Vieux-Port  
Fresque sur glace, feux d'hiver Loto-Québec, glissade le Lait, patinoire Black Lite, zone d'animation le Lait...  
SILENCE, ON DANSE!  
JUSQU'À 3H!  
D.J. SOUNDSHAPER et NATHAN BURNS et V.J. CRAZY TAPIS!  
(pour plus de détails consultez le site www.lumiere.qc.ca)

Le petit-déjeuner convivial au complexe Desjardins  
Pour clore en beauté votre Nuit blanche! Pour la première fois, on pourra même goûter à la spectaculaire omelette géante aux fromages d'ici!

UTILISEZ LES NAVETTES GRATUITES

montrealenlumiere.com  
514 286-9815  
1 800 477-9255

Québec Montréal Montréal Québec Canada

FESTIVAL MONTREAL EN LUMIERE

APRÈS L'IMMENSE SUCCÈS D'ONCLE VANIA, LA TROUPE TCHEKHOV EST DE RETOUR!

DÈS LE 6 MARS

LA MOUETTE  
D'ANTON TCHEKHOV  
MISE EN SCÈNE YVES DESGAGNÉS

JEAN-PIERRE CHARTRAND / HENRI CHASSÉ / MICHEL DUMONT / KATHLEEN FORTIN / ROGER LA RUE / JEAN-SEBASTIEN LAVOIE / PATRICIA NOLIN / GÉRARD POIRIER

Assistance à la mise en scène et réglage CLAUDE LEMELIN / Les chorégraphes STEPHANE ROY / JUDY ZEKER / ÉRIC CHAMPOLX / CATHERINE GAGLIAS / NORMAND BLAIS / FRANÇOIS CYR

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

MAXIM GAUDETTE / MAUDE GUÉRIN / CATHERINE TRUDEAU

RESERVEZ DÈS MAINTENANT 514.866.8668 WWW.TNM.QC.CA

## CULTURE

DANSE

## Quête identitaire

Gaétan Gingras renoue avec ses origines à l'Agora de la danse

FRÉDÉRIQUE DOYON

La danse s'habille de contes et de masques autochtones cette semaine. Le chorégraphe Gaétan Gingras revisite ses origines mohawks dans *Manitowapan* et sa nouvelle création *Mon père m'a raconté*, présentées du 7 au 10 mars à l'Agora de la danse.

La danse demeure solidement ancrée dans l'esthétique contemporaine de l'artiste, qui a découvert ses origines sur le tard. Des jeux de masques et la parole du conte ponctuent la performance, témoins d'un réapprovisionnement graduel.

«Je veux remettre à l'avant-plan ces deux éléments qui étaient quotidiennement présents dans la vie autochtone, explique l'artiste. C'étaient des moyens de communication.»

Dans *Manitowapan*, une danseuse évolue au centre d'une plateforme en anneau, qui tourne comme le cycle des saisons. Un conteur, Robert Seven Crows Bourdon, le gardien du mot dans sa famille mi-métisse, mi-micmac, viendra aussi s'y asseoir pour mettre en lumière différents aspects quotidiens de sa culture. Plus élaboré, *Mon père m'a raconté* convie trois danseurs en plus du conteur et du fils du chorégraphe, qui y aborde la

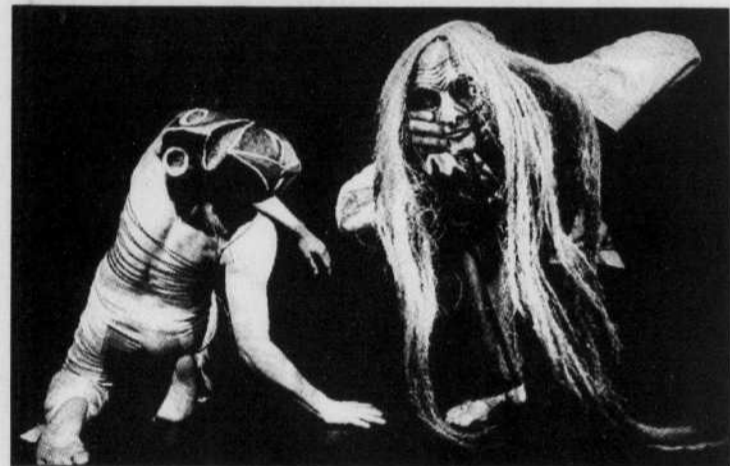
délicate question de l'héritage.

«Mon point de départ était la frustration que mes parents ne me transmettent pas cette culture à laquelle j'appartenance, confie celui qui a su à 14 ans que du sang amérindien coulait dans ses veines et ne s'en est véritablement préoccupé qu'à partir de 30 ans. «L'héritage qu'on reçoit, qu'est-ce qu'on en fait? Qu'est-ce qui est transmis dans le non-verbal?»

Plus connu comme danseur pour *Carbone 14*, *O Vertigo* et plus récemment Roger Sinha, Gaétan Gingras a coupé les ponts avec la danse à la fin des années 90 pour y revenir en 2004 avec l'intention de se consacrer essentiellement à la chorégraphie. Il travaille en informatique pour mieux vivre avec son art. Depuis 1992, il sait qu'il veut renouer avec cette culture qui est la sienne, pour se réapproprier cette identité meurtrie par le cours de l'histoire. Mais en prenant le nom de Gingras, ses grands-parents ont sérieusement brouillé la piste de ses origines, lui laissant quelques récits de ses oncles visités périodiquement dans la réserve.

Juste assez pour inventer ses univers dansants.

Le Devoir



ROLLINE LAPORTE

Le chorégraphe Gaétan Gingras revisite ses origines mohawks.

Danse contemporaine

## Tangente

8, 9, 10 mars à 20h30  
11 mars 2007 à 16h

Hippodrome de Nicolas Cantin

admission 12 = 3 = 1989  
188 = 12 = 18720

8 juin 1980  
hippodrome de Bolleno, France

Chorégraphe: Gaétan Gingras  
Interprètes: Frédéric Gingras, Thibodeau, Wright  
Musique: Ludovic Gagné  
Lumière: Eric Gagné

Billetterie: 514 525-1500

UN SPECTATEUR À LA FOIS SUR RESERVATION SEULEMENT

DanseCité 25 ans

## kondition pluriel

### ENTRE-DEUX

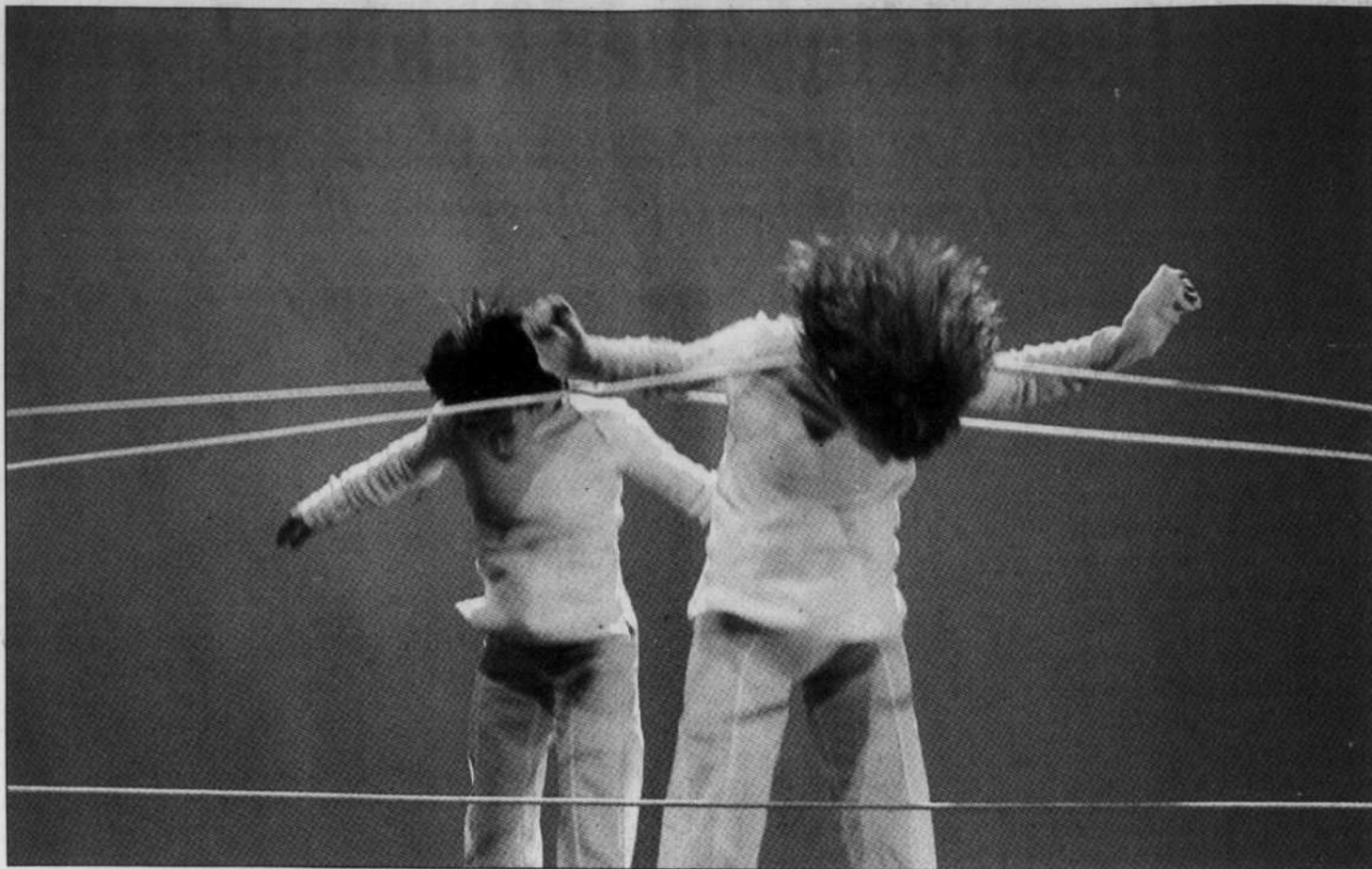
traces-hors-sentiers

CONCEPT ORIGINAL MARTIN KUSCH DIRECTION ARTISTIQUE MARTIN KUSCH, MARIE-CLAUDE POULIN PERFORMANCE SARA HANLEY, CATHERINE TARDIF, GUY TRIFIRO ENVIRONNEMENT SONORE ALEXANDRE ST-ONGE COSTUMES LINDA BRUNELLE DIRECTION TECHNIQUE ÉRIC BELLEY

« Pendant que vous marchez dans l'espace, la performance vous apparaît. En bougeant, gardez vos oreilles alertes et vos yeux ouverts. »

5 AU 10 MARS DE 17H30 À 22H30  
RÉSERVATION ALX 15 MINUTES - 10 \$  
USINE © 514 521-4493  
1345, rue Lalonde, Beaudry

« Une nouvelle manière de vivre une expérience artistique dans un nouveau siècle »  
DAILY GAZETTE, TROT, NEW YORK



Les danseurs Audrey Thibodeau et Jamie Wright en pleine action

GINETTE LAURIN

## Larguer les amarres

Ginette Laurin explore l'aléatoire dans *Étude # 3 pour cordes et poulies*

FRÉDÉRIQUE DOYON

Après avoir fait descendre du ciel les anges de la création — ses interprètes — dans *Angels*, la chorégraphe Ginette Laurin les envoie se faire balloter par les flots.

Il n'y a pourtant pas d'eau dans la nouvelle pièce d'O Vertigo, *Étude # 3 pour cordes et poulies*. Mais les principes et les outils qui en ont guidé la création évoquent des humeurs aquatiques, des ambiances de pont de bateau. Les flots restent ici métaphoriques. Ils font référence à toutes ces forces extérieures et ces tumultes intérieurs qu'on ne contrôle pas.

La chorégraphie pour huit danseurs est née du désir d'incarner un principe fuyant, insaisissable, toute désignée pour la danse: le hasard, l'aléatoire.

«L'idée de travail pour la recherche, c'était d'aller chercher des systèmes aléatoires applicables en représentation, en danse», explique Ginette Laurin. Loin d'elle l'idée de renouer avec les méthodes du chorégraphe Merce Cunningham et de son comparse le compositeur John Cage, qui ont inscrit le hasard au cœur de leur démarche, en tirant les dés, par exemple, pour décider de l'ordre des sections de danse.

«On cherchait à jouer plus sur le non-contrôle, la perte de la maîtrise, l'instant présent, précise-t-elle. En dehors de l'impro, est-ce qu'on peut créer d'autres systèmes? Comment

faire en sorte que deux danseurs qui ont deux parcours différents interagissent ou qu'il y ait des ruptures non préparées?»

Mais surtout, comment faire en sorte que l'aléatoire ne devienne pas une convention, pour que le spectateur le ressente toujours comme tel? C'est ce à quoi l'équipe de création — qui comprenait pour la première fois une dramaturge — s'est attelée, bien consciente qu'en bout de course le public y trouverait sûrement d'autres résonances.

Pour faire surgir ces séquences aléatoires, la chorégraphe a muni les danseurs de tout un arsenal de cordes et de poulies. Qu'elles soient tendues à travers la scène, attachées aux danseurs qui se soumettent alors à leurs diktats ou manipulées par ceux-ci comme des jeux géométriques, elles créent des trajectoires et provoquent des rencontres. En plus d'avoir nourri la trame sonore créée par Nicolas Bernier et Jacques Poulin-Denis, qui rappelle le gréement des bateaux.

«Les cordes évoquent beaucoup les points de fuite, les points de tension, les liens avec l'entourage», indique la chorégraphe à propos de cette autre façon de danser qui invitait moins au travail de portés, pourtant une signature d'O Vertigo. «On a remarqué que la corde devenait un peu l'onde du mouvement, son écho, que ça pouvait interagir par défaut avec les autres danseurs, par tension

ou contrainte», renchérit la dramaturge invitée, Stéphanie Jasmin.

Curieusement, dans ce contexte d'attaches et de nœud, les danseurs s'abandonnent au gré du mouvement, ils larguent les amarres...

En cours de processus, les deux femmes sont tombées sur les *Textes pour rien* de Beckett, «des espèces de monologues où la voix s'emballle, le personnage parle malgré lui, où ça parle», précise Mme Jasmin. Et la voix parle du corps.

Même si elles n'ont pas gardé le texte, le processus de son défrichage a nourri la chorégraphie. A cause des cordes, les danseurs «deviennent fragiles, ont un rapport au monde qui n'est pas prémédité, comme chez Beckett», note la dramaturge, qui travaille aussi pour la compagnie Ubu.

«Ca ramène beaucoup à la solitude: autant ils sont toujours reliés les uns aux autres, autant on sent le rapport du groupe à l'individu.»

## Tandem de création

L'habitude de travailler avec un dramaturge commence tout juste à s'implanter au Québec, alors qu'elle est bien ancrée en Europe. De plus en plus de chorégraphes ont recours à cet œil extérieur.

«On est une espèce de mur de résonance de l'artiste. On essaie de remarquer les fils conducteurs dans le travail.»

Contrairement au théâtre, qui s'appuie toujours sur un texte, la

création en danse s'élabore sans noyau dur, hormis le geste, dont les horizons infinis, à redéfinir constamment, peuvent facilement égarer le chorégraphe. Dans ce cas précis, la dramaturge a aidé le chorégraphe à éviter de tomber dans des rapports bourreau/victime, que la contrainte des cordes pouvait facilement suggérer.

«Stéphanie me ramène à la dimension essentielle de la création. En chorégraphie, on a le souci d'avoir le mouvement juste, et ça prend du temps d'intégration, d'assimilation quand on travaille avec huit interprètes. Parfois, le chorégraphe se fait prendre par ça. Alors qu'il n'y a pas que ça.»

Leur collaboration a débuté par un laboratoire de création informel en 2004, une des activités par lesquelles O Vertigo renouvelle ses façons de travailler. Depuis qu'elle a déménagé sa compagnie dans un studio de la Place des Arts, Ginette Laurin multiplie aussi les occasions de partager ses ressources (studio, équipements) et son expérience avec d'autres chorégraphes invités en résidence. Un brassage créatif souhaitable.

Clairément issu de ces nouvelles approches de la création, *Angels* avait toutefois un peu raté sa cible. Parions qu'avec *Étude 3# pour cordes et poulies*, Ginette Laurin aura retrouvé sa voie...

Le Devoir



USINE © présente

## SOLO

LE DOUTE M'HABITE (FRANCE)

DE ET AVEC

PHILIPPE DECOUFLÉ

16 ET 17 MARS 07

2 SOIRS SEULEMENT!  
EN VENTE DÈS MAINTENANTGUICHET 514 521 4493 / WWW.USINE-C.COM  
ADMISSION 514 790 1245 / WWW.ADMISSION.COM

«...Ce spectacle restera gravé dans nos mémoires à jamais. Magique.»

BALLET-DANSE MAGAZINE

«...Philippe Decouflé vient rappeler qu'il est un interprète aussi efficace que touchant, aussi inattendu que totalement accessible.»

MIDI LIBRE

DANSE CONTEMPORAINE AMÉRINDIENNE  
MANITOWAPAN ET  
MON PÈRE M'A RACONTÉ  
7 AU 10 MARS 20 H

CHORÉGRAPHE GAÉTAN GINGRAS

INTERPRÈTES ROBERT SEVEN CROWS BOURDON, MARIE-EVE DEMERS  
PATRICIA IRAOLA, FRÉDÉRIC GINGRAS, SOPHIE LAVIGNE, JESSICA SERLI  
COLLABORATEURS JEAN-FRANÇOIS ALLIE, FRANÇOIS BEAUSOLEIL  
CATHERINE CUGGY, ANNIE GELINAS, MIKE INWOOD, JOHANNE PARENT

LE DEVOIR

AGORA DE LA DANSE  
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE  
WWW.AGORADANSE.COM 514 525.1500

ADMISSION 514 790.1245

## CULTURE



ANALYSE

## Il n'y a pas pire aveugle...

Les partis politiques en lice, obsédés par les systèmes de santé et d'éducation et par l'environnement, ne promettent à peu près rien à la culture. Pourtant, ce ne sont pas les dossiers chauds qui manquent...

STÉPHANE BAILLARGEON

Les libéraux promettent d'adopter une grande loi du patrimoine culturel. Les péquistes augmenteraient le budget du Conseil des arts et des lettres (CALQ) de 10 millions par année de mandat. Les adéquistes sabreraient la bureaucratie culturelle pour donner plus d'argent aux créateurs. Les «solidaires» se contenteraient de bonifier le filet de sécurité sociale pour les artistes. Les verts parlent d'agriculture, mais pas beaucoup de culture.

C'est tout? Non, mais presque. Du point de vue des arts, des lettres et du large système culturel, les propositions ambitieuses, globales et originales pèchent encore désespérément par absence dans les programmes des principales formations politiques en lice.

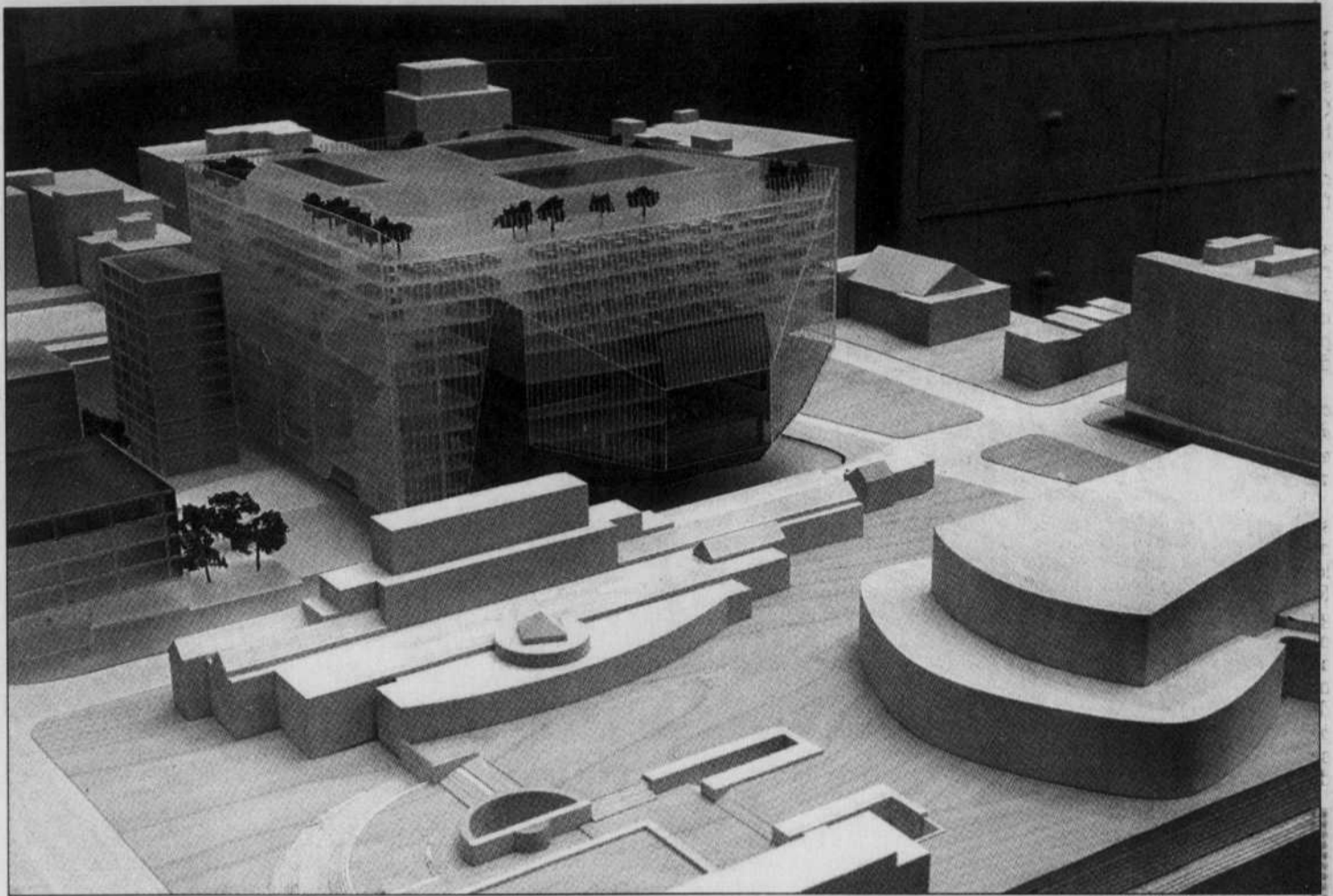
Rien

Il n'y a donc rien pour les principaux dossiers chauds des arts et de la culture. Rien par exemple sur les moyens de développer Montréal comme métropole culturelle. Rien sur le financement des projets d'agrandissement de

fenêtres par les grands musées. Rien sur la crise appréhendée des publics des arts de la scène. Rien de concret sur la diffusion internationale des productions québécoises ou sur leur simple rayonnement ici même, à l'intérieur des frontières. Rien sur la crise de la lecture, la culture à l'école, le corporatisme des techniciens ou les rapports inégaux aux arts des riches et des pauvres, des villes et des régions, ou même des hommes et des femmes. Rien sur les droits d'auteur, les mutations technologiques, la révolution des plateformes de diffusion...

Rien, ou si peu, alors que le monde bascule et que la culture se transforme radicalement. Les partis politiques québécois continuent de réagir à la petite semaine, en faisant comme si. Comme si la mondialisation n'existait pas. Comme si l'utilitarisme ne gagnait pas tout le système. Comme si de nouvelles formes culturelles n'avaient pas déjà commencé à faire s'effondrer des pans entiers d'un édifice séculaire.

Certains choix ne peuvent pas s'expliquer autrement que par l'aveuglement volontaire, la surdité pratique ou l'insensibilité généralisée. Par exemple, le fait que le programme du Parti qué-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La maquette de la fameuse salle de l'OSM et du complexe administratif qui la coiffait. Le projet devait tomber à l'eau avec l'arrivée au pouvoir des libéraux.

bécois ne comporte aucune proposition concernant le patrimoine dans son ensemble, que celui-ci soit religieux, bâti, paysager ou documentaire. Les balises gouvernementales sont attendues depuis trois décennies et cette formation a encore des prétentions de défendre mieux que toute autre la substantifique identité nationale.

Le Parti libéral, lui, a déjà commencé le travail pour adopter une loi-cadre du patrimoine culturel, y compris un fonds permanent de dotation. Il promet de terminer le boulot s'il reprend le pouvoir, comme il annonce la mise en réseau des bibliothèques, l'adoption d'un nouveau modèle de financement du cinéma et la mise en œuvre de la Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles de l'UNESCO.

Par contre, le PLQ n'annonce pas de bonification du budget du CALQ, une vieille revendication des associations d'artistes professionnelles. Le Conseil a été fondé au début des années 1990. Son budget a stagné à 45 millions pendant des années. La mobilisation du début de la décennie a fait gonfler l'enveloppe à quelque 72 millions, mais il en manque encore 18 pour atteindre le seuil de financement

de 90 millions souhaité par le milieu il y a déjà plusieurs années.

## Des déclarations de principes

Le PQ bouge sur ce dossier. La «feuille de route» promet de hausser les budgets du Conseil des arts et des lettres de dix millions par année, ce qui gonflerait le magot à quelque 110 millions en bout de mandat. Un gouvernement péquiste adopterait aussi une loi de mise en œuvre de la convention de l'UNESCO sur la diversité culturelle. Il modifierait également la Loi sur le ministère de l'Éducation pour favoriser la fréquentation des arts de la scène par les élèves. Cette faveur accordée aux «arts de la scène» plutôt qu'aux «sorties culturelles» dans un sens large, incluant les musées ou les bibliothèques, a de quoi étonner.

Pour le reste, le texte demeure dans la vague et la déclaration de principes. Il est par exemple promis de faire de la culture «une priorité dans la définition, le développement et la promotion de l'identité québécoise, ici comme à l'étranger», ou encore de soutenir «de façon spécifique la commercialisation des produits culturels québécois dans le monde». Seulement, la petite page consacrée à la culture ne dit rien de précis en ces ma-

tières. Au total, la feuille de route contient huit propositions mais ne promet aucun argent spécifique, sauf pour le CALQ. La culture ne figure même pas parmi les sept grands chantiers prioritaires énumérés par le document (éducation, environnement, économie, santé, régions, etc.).

La version préliminaire du programme électoral publié par *Le Devoir* au début de février s'avérait autrement plus ambitieuse. Ce document promettait un train de mesures, par exemple pour doubler le budget du Conseil des arts, qui serait passé à 150 millions par année, hausser celui de la SODEC, étendre la politique d'intégration des arts à l'architecture à toutes les constructions publiques, développer un conseil du patrimoine et établir des antennes culturelles du Québec à l'étranger. Presque toutes ces propositions ont donc été abandonnées dans le dernier droit des négociations et le PQ se retrouve avec une plateforme culturelle maigrichonne.

Le programme de l'ADQ, intitulé *Une vision. Un plan. Une parole*, parle aussi un peu de culture, ce qui est déjà une nouveauté par rapport à la dernière campagne électorale, alors que le secteur n'intéressait aucunement la formation. Le principal engage-

ment de la formation de Mario Dumont promet de «donner un soutien accru à la culture». L'idéologie du parti lui fait préciser qu'il s'agit de remettre plus d'argent aux créateurs et moins à la bureaucratie culturelle. «L'ADQ s'engage à reconnaître les grandes réussites du milieu culturel, autant ici, au Québec, qu'ailleurs dans le monde, et ce, en apportant un soutien accru au secteur de la culture, dit le document. Notamment, l'ADQ entend financer directement les créateurs plutôt que la bureaucratie et reconnaître véritablement leur statut.»

Les verts demeurent monomaniacques de l'environnement et ne disent absolument rien de la culture, sinon pour envisager de soutenir les artistes amateurs et semi-professionnels «par la création d'un réseau de coops d'artistes et la reconnaissance de leur statut», et promettre de «subventionner les projets de bibliothèques multimédias en région et regarnir les bibliothèques scolaires».

Québec solidaire apparaît encore plus chiche. La seule de ses 25 propositions fondamentales traitant de culture parle d'élaborer «un projet de filet de sécurité sociale pour les artistes du Québec».

Et c'est tout? Et c'est tout.

Le Devoir



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

La ministre québécoise de la Culture Line Beauchamp

**NOTTURNA**  
les vents historiques du québec  
présente  
1 7 6 0  
quatre sonates en quatuor de  
Johann Gottlieb Janitsch  
dimanche 4 mars 2007 - 20h  
billets 22\$, aînés / étudiants 15\$  
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours  
400, rue St-Paul Est, Vieux-Montréal

La vingtième! saison 2006-2007

Les idées heureuses  
Geneviève Soly

**BADINONS AVEC BACH ET GRAUPNER!**

Venez célébrer avec nous  
vingt ans de passion  
pour la musique baroque!

Vendredi le 16 mars 2007 - 19h30  
Soirée-bénéfice

réservations: www.admission.ca 514.790.1245  
et à la billetterie du Centre Pierre-Péladeau 514.987.6919

Billet pour le concert seulement: \$20, plus frais de service - Billet pour le gala: info au 514.843.5881

300 boul de Médecine Est  
Montréal, QC H2X 3V8

salle pierre-mercure  
CENTRE PIERRE-PÉLADEAU

Québec 90 LE DEVOIR ANALEKTA Hydro Québec

26 concerts · 72 compositeurs · 28 ensembles · 11 chefs · 23 solistes · 700 musiciens

**MINMI** Montréal/Nouvelles Musiques

24 février au 8 mars 2007  
www.festivalmm.ca

*Festival international*

Quasar/Uccello/  
DJ Orchestra  
Trois concert «chauds»  
pour une Nuit Blanche!  
Samedi 3 mars  
Société des arts technologiques  
de Montréal (SAT), 21 h 30

Matt Haimovitz

40 doigts sur  
les cordes raides  
Le piano sous toutes ses formes!  
Dimanche 4 mars  
Chapelle historique  
du Bon-Pasteur, 16 h

Moritz Eggert

SMCQ McGill MUSIQUE 93.6

## CULTURE

MUSIQUES DU MONDE

## Soweto Gospel Choir: l'esprit africain

CAROLINE MONTPETIT

Ils ont été recrutés dans les églises de l'Afrique du Sud, du Cap à Soweto, là où ils chantaient et dansaient le dimanche. Ils chantent en sept langues différentes, parmi les nombreuses langues officielles de l'Afrique du Sud. Mais la plupart de leurs pièces sont en zoulou, en xhosa, en sotho ou en anglais. Ce sont les 26 membres du Soweto Gospel Choir, chœur de l'Afrique du Sud, qui se donne en spectacle ce soir à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, en clôture du festival Montréal en lumière, qui a nommé l'Afrique du Sud comme pays à l'honneur.

«Lorsque nous allons à l'église, nous dansons, nous sautons, nous crions. Nous sommes libres de le faire, même le pasteur le fait», explique Jeho Fata, porte-parole du groupe. Les membres de la formation proviennent par ailleurs de cultures religieuses variées: adventiste, évangélique, etc., avec bien sûr un fond important de culture africaine traditionnelle.

La formation, qui comptera ici 26 danseurs et chanteurs, remportait la semaine dernière le Grammy du meilleur disque de musique traditionnelle pour son disque *Blessed*, qui sera aussi à la base du spectacle de ce soir. Sur l'ensemble des chanteurs, trois femmes sont aussi danseuses et mettront en scène des danses sud-africaines, dont celles des tribus zouloues.

«Il y a des sauts, des coups de pied, des danses de guerriers, qu'on utilise principalement lors de cérémonies particulières», ajoute Jeho. Les 26 membres du chœur porteront des costumes représentant différentes tribus de l'Afrique du Sud. Ainsi, les tissus tachetés comme des léopards représentent typiquement les Zoulous, tandis que les tissus bruns sont typiquement sotho.

Le groupe a vu le jour en 2002 sous l'impulsion de David Mulovhedzi. Le nom de Soweto Gospel Choir est demeuré, mais seulement 50 % des membres du chœur viennent aujourd'hui du célèbre township de la région de



Les 26 membres du Soweto Gospel Choir porteront des costumes représentant différentes tribus de l'Afrique du Sud.

Johannesburg. Depuis, le groupe a connu une ascension fulgurante, a joué pour de grandes figures de l'Afrique du Sud, dont Nelson Mandela et l'archevêque Desmond Tutu. Ils ont aussi accompagné de grands noms de la musique pop, comme Diana Ross.

L'Afrique du Sud a une longue tradition de musique gospel, qui mixe l'héritage laissé par les Européens et la musique africaine traditionnelle. Le Soweto Gospel Choir chante d'ailleurs autant *a capella* qu'accompagné d'un orchestre ou seulement de percussions. Quatre musiciens seront d'ailleurs avec les choristes et danseurs sur scène ce soir.

Le Soweto Gospel Choir est également la source d'une fondation qui vient en aide aux orphelins victimes du sida, dans les rues de l'Afrique du Sud.

«Nous manquons d'orphelins pour leur venir en aide», soutient Jeho Fata. La fondation leur apporte donc de la nourriture et des vêtements, en plus d'amasser des fonds pour construire des abris.

Jeho se réjouit cependant du chemin accompli depuis l'abolition de l'apartheid en 1991, même si le pays fait face à d'importants problèmes de criminalité. «Maintenant, nous sommes égaux», dit Jeho Fata. Les Noirs peuvent acheter des maisons où ils veulent. C'est

sûr qu'il y a de la criminalité, mais c'est parce qu'il n'y a pas suffisamment d'emplois.»

Le dernier disque du Soweto Gospel Choir est *African Spirit*, sur lequel on retrouve adaptées plusieurs chansons populaires occidentales, dont des pièces signées Bob Dylan ou Bono. «Blessed était essentiellement basé sur des chansons africaines, dont plusieurs personnes ne comprennent pas les paroles. Nous avons décidé de faire quelque chose de différent», explique Jeho Fata. Mais ce soir, c'est l'Afrique, d'abord et avant tout, qui sera sur scène.

Le Devoir

JAZZ ET BLUES

## Les damnés de la terre

SERGE TRUFFAUT

rajmaq@videotron.ca. Bonne chance!

Les sujets du jour? Le p'tit dernier de John Hammond, le dossier qu'a consacré *Jazz Magazine* au jazz-funk-soul (ouff!), deux ou trois autres faits ou objets sonores et, surtout, une urgence se résumant ainsi: le Regroupement des artistes jazz du Québec (RAJQ) amorce une campagne de recrutement.

Pour annoncer l'aventure dans laquelle se lance le RAJQ, on a évoqué l'urgence parce qu'il y a nécessité d'agir promptement, voire au quart de tour. Car entre les coupes de budget, l'ascendant, si relatif soit-il, qu'ont les représentants ou avocats des divers arts de la scène, comparativement à ceux du jazz, auprès des divers ordres gouvernementaux et la faiblesse du réseau des clubs ou salles, les saxophonistes et trompettistes sont les parents pauvres de la culture. Les damnés de la terre. Déclinons.

Pendant des années, Jean Derome, René Lussier et quelques autres enrichissaient de leurs notes les images produites par l'ONF. Pendant des années Normand Guilbeault, Kevin Dean et consorts étaient invités dans les studios de Radio-Canada ou de CBC. Mais voilà, dans la foulée des soustractions budgétaires commandées par les personnes en autorité, les sommes auparavant accordées à la planète jazz ont fondu comme neige au soleil.

On passe sur l'utilisation, d'ailleurs abusive, qui est faite des technologies dites nouvelles par les producteurs et propriétaires de studios pour mieux rappeler que, sur le front des salles ou clubs, le paysage est plutôt sombre. Par exemple, faute de soutien, Eric Pineault, infatigable patron et animateur du Va-et-vient, a pratiquement gommé le jazz de sa programmation. Bref, le Upstairs mis à part, c'est pratiquement le désert.

Il y avait donc urgence à ce qu'une initiative soit prise. Sous l'impulsion de Jacques Laurin et de certains musiciens, le RAJQ a été fondé. Laurin? Cet ingénieur du son est le président de la RAJQ. De leur mission, on a retenu...

Ce passage: «Nous agissons également pour la défense et l'amélioration des conditions de création, de diffusion, de production et de travail auprès des diffuseurs et subventionnaires publics et privés.» Autrement dit, on est subventionné... Il est temps.

Il est grandement temps que les gens du jazz fassent ce que d'autres font pour le théâtre, la littérature, la danse, le cinéma et autres formes d'art. C'est-à-dire? Exposer leurs droits légitimes et, s'il le faut, gueuler pour les obtenir.

Bien. Soyons factuels. Pour devenir membre du RAJQ, on peut téléphoner au 514 804-0312 ou envoyer un courriel à

Cela faisait une paye, voire un bail, que l'on n'avait pas goûté dans ses moindres détails un album de blues comme celui que propose depuis peu John Hammond, guitariste fort en acoustique, harmoniciste impérial pour ce qui est de la ponctuation, chanteur ayant un sens inné pour l'équilibre entre sobriété et sensibilité. Il faut dire, voire avouer, qu'on est un amateur fou des petites œuvres du sieur Hammond depuis la fin des années 60.

Ainsi donc, il vient de publier *Push Comes To Shove* sur étiquette Black Porch que distribue EMI. Comme c'est presque toujours le cas, il interprète de vieux blues, surtout ceux des campagnes, qu'il accompagne de ses compositions. Cette fois-ci, il faut le préciser, il a enregistré cinq de ses propres chansons sur les douze qui forment ce compact. De mémoire, il s'agit probablement d'un record. Et c'est tant mieux, car les pièces écrites par ce contemporain de Bob Dylan ne déparent pas du tout celles portant la signature de Junior Wells ou Tom Waits.

Comme pour ses productions antérieures, il est accompagné des fidèles et subtils Marty Balou à la contrebasse et Stephen Hodges à la batterie. Parfois, le fin Bruce Katz glisse ici et là ses notes de piano ou de B3, l'orgue. Si vous avez aimé le *Modern Times* de Bob Dylan, si vous avez aimé l'association Tom Waits-Hammond, si vous avez aimé Lucinda Williams, vous adorerez ce *Push Comes To Shove*. On ne s'en lasse pas.

Dans sa dernière édition, *Jazz Magazine* propose la première partie d'un énorme dossier sur le jazz-funk-soul. Selon les amis de cette revue, les vedettes du jazz-machinose sont Adderley, Hancock, Stanley Clarke, Deodato — bigre! —, George Duke, Bob James — ouh! —, Joe Sample, Quincy Jones, etc.

On sait pertinemment que ce genre d'exercice a un côté casse-gueule parce qu'on ne peut pas tout inclure ou faire la somme du sujet X en un nombre restreint de pages. Cela étant, il y a un truc ou plutôt une absence propre à aiguïser la fibre de l'agacement.

De qui s'agit-il? Du trompettiste Donald Byrd. Que son enregistrement intitulé *The Emperor*, au tout début des années 70, ne figure pas dans cette liste est un crime de lèse-majesté de première bourre, pour parler républicain. C'est vrai! Evoquer les inepties de Deodato et faire silence sur cet album emblématique de ce que les citoyens de la V<sup>e</sup> République appellent le jazzmatos-truc, c'est... couillon! Amen!

Le Devoir

**concerts**

# lauréats

Troisième Concours international de composition du Quatuor Molinari

STEPHEN YIP Yi Bi  
LUCA ANTIGNANI Il Funerale del Carnevale  
JOSÉ LUIS HURTADO L'ardito e quasi stridente gesto  
KAZUTOMO YAMAMOTO Mare Taranquitas

DIALOGUES  
Samedi 3 mars 2007, 14 h  
Chapelle historique du Bon-Pasteur, 100, rue Sherbrooke Est  
ENTRÉE GRATUITE

CONCERT  
Vendredi 9 mars, 20 h  
Salle Redpath, Université McGill, 3461, rue McTavish  
BILLET EN VENTE À LA PORTE  
25\$ (20\$ étudiants et aînés)

quatuor molinari  
renseignements : 514.527.5515  
www.quatuormolinari.qc.ca

Conseil des Arts du Canada, Conseil des Arts de Québec, Conseil des Arts de Montréal, ATMA, LE DEVOIR

LES VIOLONS DU ROY  
LA CHAPELLE DE QUÉBEC  
BERNARD LABADIE

HANDEL  
ISRAËL  
en ÉGYPTE

avec LA CHAPELLE DE QUÉBEC  
BERNARD LABADIE, chef

SHANNON MERCER, soprano — TRACY SMITH BESSETTE, soprano —  
ALLYSON McHARDY, alto — FRÉDÉRIC ANTOUN, ténor —  
JOSHUA HOPKINS, baryton — ÉTIENNE DUPUIS, baryton

Grandiose! Plus de 80 artistes sur scène!

26 MARS 2007 — 20H  
ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE — MONTRÉAL  
514 844-2172 ou sans frais 1 866 844-2172

PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL  
MONTRÉAL'S SEASON PARTNER

SSQ Groupe financier

Conseil des arts et des lettres Québec, Ville de Québec, Conseil des Arts du Canada, Conseil des Arts de Québec, Espace Musique, Bona Musica, ATMA, LE DEVOIR

SMAM  
STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL  
www.smam-montreal.com

SAISON 2006-2007  
Direction artistique: Christopher Jackson

CONCERT 3  
Jeudi 8 mars 2007 20h

ALTISSIMÆ VOCES  
REBELLO, STROZZI...

Suzie LeBlanc, soprano  
Chœur de femmes et instruments

Place aux femmes!

Merci à Natalie Choquette, marraine du concert, dans le cadre de la journée internationale de la femme.

Église Saint-Léon-de-Westmount  
4311, boul. de Maisonneuve O., Westmount

BILLETTERIE ET RENSEIGNEMENTS  
514-861-2626 www.smam-montreal.com

Conseil des Arts de Québec, Conseil des Arts de Montréal, Conseil des Arts de Québec, Conseil des Arts de Montréal, Conseil des Arts de Québec, Espace Musique, Bona Musica, LE DEVOIR, ATMA, PETRE RIVMOND

Hydro Québec présente

les séries Pro Musica 2006-2007

UNE PAUSE SUR MESURE

SÉRIE TOPAZE  
Cinquième Salle, Place des Arts

MARIKA BOURNAKI, piano  
Dimanche, 4 mars, 11 h

PROGRAMME  
Bach, Rachmaninov, Chopin

Série Topaze  
Billets : 25 \$ et 10 \$ (étudiants)  
(taxes et redevance en sus)

Atelier d'initiation musicale pour enfants : 3 \$  
Inscription à Pro Musica : 514-845-0532

SÉRIE ÉMERAUDE  
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

LE QUATUOR MUIR  
Lundi, 5 mars 2007, 19 h 30

PROGRAMME  
Haydn, Berg, Schumann

Série Émeraude  
Billets : 35 \$, 30 \$ et 15 \$ (étudiants)  
(taxes et redevance en sus)

En vente à la Place des Arts : 842-2112  
Renseignements : Pro Musica, 514-845-0532

La Scena Musicale, Conseil des Arts de Québec, Conseil des Arts de Montréal, Conseil des Arts de Québec, Place des Arts Québec, (614) 842-2112 1-866-842-2112 www.pda.qc.ca Réseau Admision 614-790-1246

## CULTURE

MÉDIAS

## Le Nord d'aujourd'hui

Quatre jeunes réalisateurs inuits se mettent en scène pour se confronter à la fois au passé et à l'avenir

PAUL CAUCHON

C'est le pays de tous les contrastes, où la tradition et la modernité s'entrechoquent comme des plaques tectoniques. On peut chasser le phoque sur la banquise et revenir chez soi réchauffer son repas au micro-ondes après avoir navigué sur Internet.

Le Grand Nord québécois et canadien a connu depuis 50 ans une évolution fulgurante, presque inédite dans le monde, passant de l'igloo à la télévision satellite.

C'est le sujet d'un documentaire fort intéressant diffusé demain soir à Télé-Québec, *Ullumi* («Aujourd'hui» en inuktitut), réalisé par quatre jeunes Inuits, Qajaq Ellsworth, Lena Ellsworth, Evie Mark et Tunu Napartuk, qui se mettent en scène dans le film pour se confronter à la fois au passé et à l'avenir.

Et qui mieux qu'Elisapie Isaac pouvait se faire le porte-parole d'*Ullumi*, même si elle n'a pas participé au film en soi?

## Le piège des stéréotypes

Rencontrée cette semaine quelques jours après un passage remarqué à *Tout le monde en parle*, dans un café communautaire et culturel d'Hochelaga-Maisonneuve, où elle réside, la chanteuse du groupe Taima, qu'elle a formé avec le Québécois Alain Auger, est très consciente d'être le symbole de cette nouvelle génération au cœur du film.

«Des fois, c'est un peu lourd, dit-elle. Je ne veux pas être définie seulement par ça. Je suis une artiste qui veut réussir à toucher le monde comme être humain aussi; je ne veux pas être une ambassadrice officielle des Inuits. Mais en même temps, les Inuits ont besoin de modèles. Ils ont cette volonté de mieux connaître leur culture et ils me suivent avec attention. Ils me disent: "Wow, c'est cool de voir une Inuite qui est connue à Montréal et qui dépasse les stéréotypes!"»

Les stéréotypes sont de grands pièges. Pour les Blancs du Sud, le stéréotype traditionnel se conjugue sur le modèle «igloo et chasse», auquel s'ajoutent les stéréotypes plus récents et plus tragiques liés à la drogue, à l'alcoolisme, à la violence familiale et au suicide.

Le film *Ullumi* jongle avec ces stéréotypes en tentant de les dépasser et en montrant la réalité de la génération plus jeune. «Je suis de cette génération qui n'a jamais appris à chasser», dit l'un d'eux dans le film. Mais le poids de l'histoire demeure énorme: les parents des Inuits d'aujourd'hui, ce sont ces hommes et ces femmes qui ont été arrachés à leurs propres parents pour être envoyés de force dans des villages afin d'y apprendre l'anglais à l'école.

Les adolescents d'aujourd'hui, eux, tentent de retrouver leur langue, l'inuktitut, exigeant même une «loi 101» pour la protéger. Leur identité est complexe. «Nos enfants ne seront jamais assez blancs et ne sont déjà plus assez inuits», lance Lena Ellsworth.

La plupart des jeunes sont polyglottes, influencés par le mode de vie du Sud, et ils vivent sur un territoire qui est aux premières loges des changements climatiques.

## Sur Internet

Ils sont 9400 au Québec, près de 35 000 dans le reste du Canada, et leur population doublera d'ici 20 ans. Les quatre réalisateurs du film, deux vivant au Nunavik (Québec) et deux au Nunavut (Canada), posent un regard lucide sur les enjeux qui traversent leur société, abordant autant les problèmes linguistiques que le développement économique et le besoin de leaders inspirants.

Ils décrivent une réalité fascinante, celle de villages balayés par la neige où l'on vit dans des maisons chaudes, des villages où l'on peut encore s'approvisionner dans de grands congélateurs communautaires remplis par les chasseurs mais où la compagnie d'aviation est un *success story* économique et où la pinte de lait coûte 3 \$ au supermarché et le casseau de fraises, 6 \$.

Des villages où, surtout, les jeunes aspirent à vivre mieux et à maîtriser leur destin.

«Il y a de plus en plus de jeunes cinéastes qui brisent des tabous et qui s'expriment avec humour, explique Elisapie Isaac. Je crois que dans quelques années on trouvera de plus en plus de regroupements d'artistes inuits, dans tous les domaines. Mais les gens du Nord ont besoin de fonds pour la création, et les jeunes ont besoin de projets stimulants. Quant ils ont

terminé leur secondaire, il n'y a pas de cégep pour eux.»

Elisapie soutient également que la création en matière d'arts visuels est de plus en plus forte. «Les Inuits ont toujours été excellents en sculpture, en gravure, et il se fait des choses de plus en plus audacieuses. Mais j'ai hâte qu'on sorte un peu du cliché des sculptures de personnages traditionnels de chasseurs.»

Installée à Montréal, Elisapie Isaac semble d'ailleurs avoir son propre rythme dans la grande ville, travaillant sans trop se presser au deuxième disque de Taima, qui devrait sortir en 2008. «Mais je prends le temps aussi de m'occuper de ma petite fille de neuf mois!», dit-elle.

*Ullumi* a été produit par Les Films de l'Isle, un producteur du Sud, en collaboration avec de nombreux organismes. Mais *Ullumi* n'est pas seulement un film. Dès demain, le producteur et Télé-Québec lancent un grand site Internet, qui se veut une «expérience visuelle et sonore originale», offrant des visites virtuelles du Grand Nord.

«Montrer la réalité quotidienne de cette façon sur Internet, ça n'existait pas avant, explique Elisapie Isaac. Le site va grandir jusqu'à l'automne, avec l'ajout d'une cinquantaine de vidéos, mais aussi de dizaines de photos offertes par l'Institut culturel Avataq, qui offrira ses archives et ses collections. C'est un site qui pourrait devenir une véritable référence sur la vie dans le Nord.»

Le Devoir

ULLUMI

Présenté dans le cadre de Questions de société, dimanche 4 mars, 19h, Télé-Québec.  
Le site Internet: [www.ullumi.telequebec.tv](http://www.ullumi.telequebec.tv)



Elisapie Isaac, la chanteuse du groupe Taima, est très consciente d'être le symbole de la nouvelle génération au cœur du film *Ullumi* («Aujourd'hui» en inuktitut).

JACQUES GRENIER/LE DEVOIR

## CONCOURS LE DEVOIR MANGER SANTÉ

EN COLLABORATION AVEC



SPA EASTMAN

RELAIS SANTÉ



Un forfait

«Détente-santé de 5 nuits» pour 2 personnes qui inclut :

Tous les repas de fine cuisine santé, animations, activités physiques, ateliers ainsi que 9 soins dont la qualité supérieure a valu au Spa Eastman une notoriété et une reconnaissance internationales.

ENFIN PRENDRE SOIN DE VOUS!  
VOUS EN RÊVEZ DEPUIS SI LONGTEMPS...

Le Spa Eastman offre une expérience de séjour unique en intégrant une gamme complète de soins à un éventail d'activités de détente, de remise en forme et de saine alimentation, lesquels font des merveilles pour le mieux-être du corps et de l'esprit.

Les programmes du Spa Eastman sont proposés dans un contexte de vacances, de détente et de plaisir et vous invitent à retrouver votre calme, votre forme et votre énergie.



Venez déposer votre coupon au stand #205 de l'Expo Manger Santé de Montréal entre le 16 et le 18 mars 2007 au Palais des Congrès de Montréal. Vous pouvez également retourner votre Coupon à l'adresse suivante : Le Devoir, concours Manger Santé au 2050, rue de Bleury, 9<sup>e</sup> étage, Montréal (Québec), H3A 3S1

## LE DEVOIR

Le tirage aura lieu le dimanche 18 mars 2007 à 15h à l'Expo Manger Santé de Montréal.

Les coupons de participation envoyés par la poste doivent parvenir au journal Le Devoir avant le jeudi 15 mars à 17h. Le concours s'adresse aux personnes de 18 ans et plus. Un seul coupon par enveloppe. Les reproductions électroniques ne seront pas acceptées. Les conditions et règlements du concours sont disponibles à la réception du Devoir. Valeur de 3070\$.

Nom : .....

Adresse : ..... App.: ..... Ville : .....

Code postal : ..... Courriel : .....

Téléphone : (rés.) ..... (bur.) .....

Question : L'Expo MANGER SANTÉ fête son .....<sup>e</sup> anniversaire ?

Abonné(e) : Oui o Non o Cochez si vous ne désirez pas recevoir de sollicitation du Devoir 0

**Amtech**  
www.duplication.ca  
DVD • CD • VHS • K7

Des années d'expérience au sein de l'industrie pour vous offrir un produit de haute qualité, des prix compétitifs et un service à la clientèle attentionné.

- ☉ Duplication / Pressage de CD & DVD
- ☉ Cassettes Audio / Cassettes VHS
- ☉ Conception Graphique / Préimpression
- ☉ Affiches / Impression
- ☉ Mastering / Encodage & DVD Authoring
- ☉ Accessoires - Magasin en Ligne

**Fernando Baldeon**  
Représentant

514-878-8273 poste.28  
1-800-777-1927 poste.28  
[fernando@duplication.ca](mailto:fernando@duplication.ca)

24 heures d'activités  
diversifiées pour  
découvrir ou redécouvrir  
la philosophie

24 heures...  
La nuit de la Philosophie

Les 24 et 25 mars, de 10h à 10h  
Pavillon Judith-Jasmin, UQAM  
405, rue Sainte-Catherine Est  
Entrée libre et gratuite, pour toute la famille!  
À ne pas manquer!

[www.nuitdelaphilo.com](http://www.nuitdelaphilo.com)

UQAM

# DE VISU

## Le musée trash de Jean-Pierre Gauthier

**JEAN-PIERRE GAUTHIER**  
Musée d'art contemporain  
Jusqu'au 22 avril

RENÉ VIAU

**C'**est du propre! Des fils traînent dans tous les sens. Il y en a qui serpentent au sol ou qui sont accrochés au mur. D'autres pendouillent au plafond. De drôles de machins prolifèrent partout. Plus loin s'alignent des bouteilles d'eau de Javel et de savon à désinfecter cradingues sur lesquelles s'amalgame un gangue de couleur séchée. Avec autour des dégoûlades en cascades, un évier souillé voisine avec des sacs de poubelle éventrés. Allieurs, de curieux automates dessinent tout seuls.

Mais où sommes-nous? À La Nouvelle-Orléans après le passage de *Katrina*? Dans une publicité de Monsieur Net avant le déferlement de la tornade blanche qui va remettre un peu d'ordre dans tout ce bordel? Avec d'évidentes dispositions pour le trash et la bricole, l'artiste Jean-Pierre Gauthier conjugue, dans les salles du Musée d'art contemporain de Montréal, esthétique panique et réflexion sur le geste même d'exposer.

### Démarche hybride

Cet art du tout et du rien irrite de nombreux visiteurs, qui ne voient dans ce bric-à-brac que du «n'importe quoi». Pourtant, la réputation de Gauthier court jusqu'à New York, où il a exposé à la Jack Schainman Gallery. Hybride, cette démarche incorpore arts visuels et exploration sonore. Entre son et musique, entre art et réalité, composant et construisant avec des fragments et des déchets, Gauthier se situe dans les marges tant l'étonnante variété qui le caractérise et les voies qu'il explore interdisent de lui trouver un centre.

En marge, Gauthier l'est aussi par rapport à toute définition stéréotypée de l'art contemporain. En marge, Gauthier l'est enfin par sa réflexion et ces objets qu'il emploie de façon décalée. Les fils, les tiges de ses étranges sculptures et les réseaux de ces environnements se font instruments de musique. Le mouvement de tous ces frottements crée un vacarme inquiétant. À l'opposé, des instruments de musique déjantés, tels ce piano en version «patenteux», se font sculptures. S'appuyant sur une théorie toute personnelle du chaos, Gauthier orchestre la chorégraphie entre ces éléments dont la rencontre semble avoir été conçue dans le lit de la catastrophe généralisée.

Ces tours de passe-passe font que les salles ne semblent être qu'un présentoir. L'une des pièces, intitulée *Le concierge est parti diner*, montre un chariot avec des produits d'entretien. Le rappel, si littéral, de ces activités de maintenance nous ramène à la vocation de «contenant» du musée, un peu comme si les conventions sous-jacentes qui le régissent étaient décodées et abolies. Loufoques et véhémentes, les propositions de Gauthier heurtent de plein fouet la logique de cet espace de consécration qui ordonne et classe la production artistique. Éphémères et immatériaux, ces sons, et la performance dont ils sont issus, échappent à la logique de conservation et de présentation du musée, associée selon un critère américain à une «*éternité de mostration*», au sein d'espaces «*calmes*», neutres et aseptisés.

**Jean-Pierre Gauthier conjugue esthétique panique et réflexion sur le geste même d'exposer**

### Une mise à zéro

Cette même interprétation hallucinée pourrait sous-tendre une autre pièce, intitulée *Le Cagibi*. Des murs et des portes délimitent un local. En entrant, on y trouve des casiers, des produits nettoyants. Un évier bouché produit des glouglous. Ici, les «techniciens de surface», ceux qui font ménage, semblent s'être brusquement interrompus dans leur boulot. Des mains gantées qui se gonflent et se dégonflent traversent le mur défoncé. Dans la béance de ce mur fracassé s'engouffrent spectaculairement l'image symbolique du cube blanc de l'institution muséale.

Une autre œuvre incorpore en guise de morceau de bravoure un piano à queue en métal argenté. Cette œuvre de Gauthier est proche d'une pièce majeure de l'artiste allemand Joseph Beuys, intitulée *Das Kapital Raum* (1970-77), qui incorpore autour d'un piano des seaux et des arrosoirs de métal, des escabeaux s'éparpillant sur le sol tandis que la connotation «Fluxus» de ce rapprochement apparaît comme une évidence. Tout comme Beuys, mais à sa façon, Gauthier est bien un résistant du quotidien. Chez lui toutefois, plus que dans les qualités d'évocation des objets hétéroclites qui constituent ses installations — pompes, cornets, parapluies, boyaux, fils... —, c'est dans l'interaction entre le spectateur et ces objets, le son qu'ils créent, le mouvement qui les anime, qu'il faut trouver la clef de son art. L'étendue de ces stimuli visuels, cinétiques et sonores entraînerait une intensification de l'expérience de la perception. Cette dynamique anarchique de saturation équivaut, selon le conservateur de l'exposition, Pierre Landry, à «un étourdissement qui confine par-



Les fils, les tiges des étranges sculptures de Jean-Pierre Gauthier et les réseaux de ces environnements se font instruments de musique. Le mouvement de tous ces frottements crée un vacarme inquiétant.

Galerie d'art d'Outremont **GAO** 514 495-7419

**LISE BOISSEAU**

jusqu'au 4 mars

Dès le 8 mars

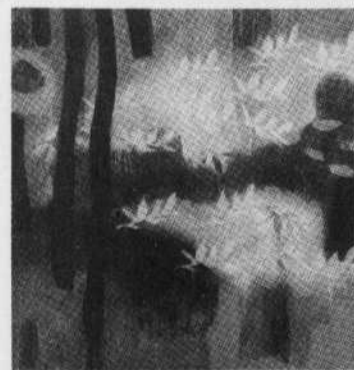
**LORRAINE DAGENAI**

**FRANÇOIS VINCENT**

ŒUVRES RÉCENTES

JUSQU'AU 10 MARS 2007

WWW.GALERIESIMONBLAIS.COM



Ariane Dubois

Jean-François Berthiaume

AMAS DE CABANES : CANADA

Ariane Dubois  
LIEUX MOMENTANÉS

Jusqu'au 1<sup>er</sup> avril

Relâche scolaire :  
visites animées le 4 mars,  
à 13 h 30, et les 5, 6 et  
7 mars, à 15 h.  
Entrée libre.

Salle  
**ALFRED-PELLERIN**

Maison des arts de Laval  
1395, boulevard de la Concorde Ouest  
Renseignements : 450 662-4440  
www.ville.laval.qc.ca  
sous la rubrique culture



fois à la jubilation». Là, dans ce vertige, selon Pierre Landry, s'exprimerait la «véritable force» de l'art de Gauthier, avec «sa douce insolence» et son «irrépressible énergie».

Par ces déconstructions, Gauthier vise à nous faire éprouver une expérience de la fondation. Exacerbant nos perceptions, Gauthier identifie le lieu muséal à un espace de travail routinier et d'entretien bâclé dont il nous désigne les coulisses et les mécanismes les plus triviaux. Ses œuvres s'acharnent à nous démontrer ce qui fait qu'il y ait ici «tout cela» plutôt que «rien». Ce faisant, Gauthier opère une mise à zéro aussi vertigineuse qu'irrévérencieuse, pour laquelle il mérite un bon coup de chapeau.

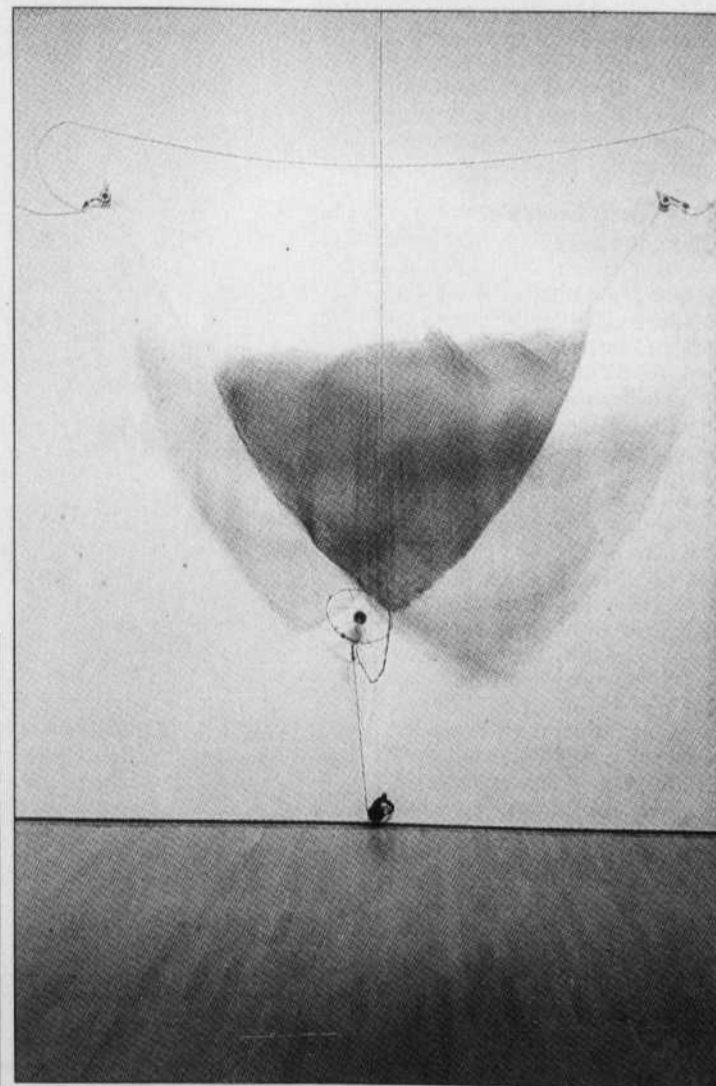
Collaborateur du Devoir

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,  
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR



Chez Gauthier, plus que dans les qualités d'évocation des objets hétéroclites qui constituent ses installations — pompes, cornets, parapluies, boyaux, fils... —, c'est dans l'interaction entre le spectateur et ces objets, le son qu'ils créent, le mouvement qui les anime, qu'il faut trouver la clef de son art.

Collier, Karina Guévin  
Photo : P. Bouffaut

**Fest-Noz**  
Exposition festive de  
Karina Guévin et Cédric Ginart

Du 1<sup>er</sup> mars au 3 mai 2007  
Du lundi au vendredi de 9 h à 17 h  
Ouvert le samedi 3 mars de 20h à 5h du matin  
dans le cadre de la Nuit blanche à Montréal.

Espace  
**VERRE**  
1200, rue Mill, Montréal  
(près du pont Victoria)  
www.espaceverre.qc.ca  
514-933-6849

## DE VISU

EXPOSITIONS

## Dans la peau du miroir

## THE LONELY CROWD

Katja Høst  
À la galerie Articule,  
262, Fairmount Ouest  
Du mercredi au dimanche de  
17h à 21h, jusqu'au 11 mars

## MICHEL HELLMAN

Il y a quelques semaines, un cambrioleur s'est introduit dans la galerie Articule et a dérobé plusieurs objets électroniques de valeur. C'est un coup dur pour ce centre d'artistes, qui venait d'emménager dans le Mile-End et commençait à peine à profiter de la visibilité de ses nouveaux espaces. À cause de ce malheureux incident, la galerie a dû fermer ses portes et la présentation des installations vidéo de l'artiste norvégienne Katja Høst a été interrompue. C'est bien dommage, car cette pause involontaire a privé pendant plusieurs jours le public d'une petite exposition tout à fait captivante. Maintenant que le matériel volé a finalement été remplacé et que le centre est de nouveau fonctionnel, il s'agit de rattraper le temps perdu...

Katja Høst s'intéresse à l'expression de l'identité individuelle telle qu'elle apparaît dans le contexte social actuel. Sa démarche est imprégnée par l'obsession du regard de l'autre: celui qui juge, qui observe et qui influence la perception que l'on se fait de soi-même. Ses œuvres cherchent à brouiller les relations qui existent entre le spectateur, l'artiste et le sujet. C'est un thème bien sûr assez répandu (peut-être même trop) dans les pratiques actuelles en art contemporain, mais il est traité ici avec particulièrement d'intelligence et de simplicité.

Le parcours rassemble trois œuvres assez différentes les unes des autres et s'intitule *The Lonely Crowd*. Ce titre, qui peut être traduit par «la solitude de la foule» (ou «la foule solitaire»), est également celui de la pièce principale de l'exposition. Lorsque l'on pénètre dans l'espace de la galerie, de grands écrans au mur attirent immédiatement l'attention. Deux films sont projetés en boucle, côte à côte. Dans l'un des films, l'action semble située dans le métro; dans

l'autre, dans une rue en ville. Dans les deux on voit la même chose: des hommes, des femmes, des enfants, de toutes les couleurs, qui déambulent lentement, s'arrêtent, semblent nous regarder, puis s'en vont.

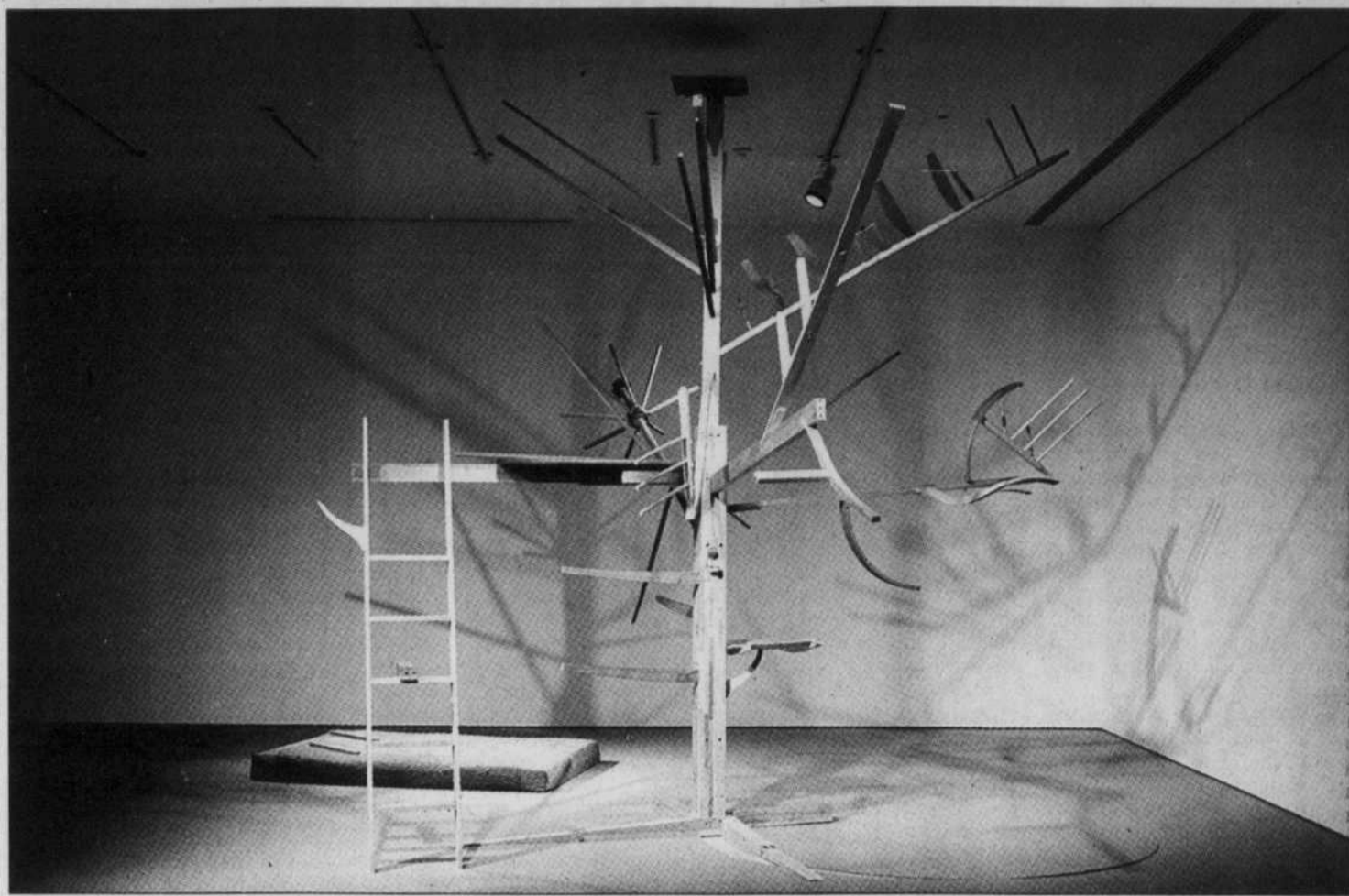
Au début, on est déstabilisé. On se demande ce que regardent les personnages. Sont-ils des acteurs ou des personnes filmées dans la rue? Notre position en tant que spectateur est renversée: on est passé de sujets-voyeurs à objets de contemplation...

Pour renforcer cet aspect ambivalent, la galerie n'est ouverte que le soir. Avec l'obscurité, la vitrine qui s'ouvre sur la rue Fairmount se transforme en une partie intégrale de l'œuvre; le jeu qui se crée alors entre les écrans et la vitrine attire le regard des passants. On se sent encore plus observé.

Ce n'est qu'après un certain moment, en regardant plus attentivement les films, que l'on remarque quelque chose d'étrange dans le comportement des personnages, une légère anxiété dans leur démarche. En lisant la description, on se rend compte que les scènes ont été filmées dans des lieux publics, mais à travers des miroirs sans tain (les mêmes que l'on voit dans les salles d'interrogation, dans les séries policières à la télé). L'artiste s'est installée derrière un de ces miroirs, côté vitre, et a filmé les passants qui, eux, ne voyaient que leur propre reflet. On se rend compte alors que ces personnes ne nous observent pas, mais au contraire se regardent eux-mêmes. Le jeu de perception se fait alors sur un niveau différent: notre image de voyeur nous est renvoyée.

Au-delà de ce côté théorique, ce système a également permis à l'artiste de capter des moments assez exceptionnels. En effet, face à un miroir, les masquent tombent. Les insécurités, les malaises, les complexes ressortent. Il s'en dégage une certaine poésie troublante alors que ces visages anonymes (il y en a plus de 300) cherchent, pour un instant, à définir leur individualité. Cela vient créer plusieurs portraits saisissants.

Collaborateur du Devoir



Dans *Treehouse Kit*, Guy Ben-Ner s'affaire à démanteler un arbre pour construire et replacer, selon une logique farfelue, des éléments tels une chaise berçante en pièces détachées, un parasol... SOURCE MACM

## Aux arbres... et cætera

## TREEHOUSE KIT

Guy Ben-Ner  
Musée d'art contemporain  
de Montréal  
Jusqu'au 22 avril

## RENÉ VIAU

«Guy Ben-Ner a ravi beaucoup d'entre nous à Venise, explique Marc Mayer, directeur du Musée d'art contemporain de Montréal. Son installation dans le pavillon israélien évoquait Robinson Crusô. En partie performance, en partie sculpture, on pouvait y voir une fantaisie sur la survie, une métaphore du pouvoir transformateur de l'imagination.» Reprise au Musée d'art contemporain, après la Biennale de Venise 2006, *Treehouse Kit* joue sur le chassé-croisé des références. Une bande vidéo nous montre un étrange personnage. C'est l'artiste lui-même. Il est vêtu d'un bermuda bleu de surfeur et porte une balle postiche. Robinson nouveau genre, Guy Ben-Ner s'affaire à démanteler un arbre pour construire et replacer, selon une logique farfelue, des éléments tels une chaise berçante en pièces détachées, un parasol...

Révlant un humour à la Buster Keaton, le document filmé pourrait s'intituler «Assembler un meuble pour les nuls». Nous sommes ici dans l'univers du kit, des meubles IKEA bon marché à monter soi-même. Ingénu et ingénieux, l'artiste naufragé part de l'arbre et le retransforme en un produit dérivé. Il provoque ainsi un renversement évocateur. À côté de la projection vidéo, on voit

le résultat final qui se rapprocherait selon l'artiste d'un «paysage intérieur». Ce totem insolite se fait à la fois sculpture, assemblage et meuble, cabane dans les arbres. Une photo de sa famille accompagne ce déploiement. «Je m'intéresse à ces récits comme Moby Dick et Robinson Crusô, qui sont comme le lait que vous donne votre mère. Ils font à ce point partie de la culture occidentale, vous les connaissez sans avoir besoin de lire le livre», dit Guy Ben-Ner.

## Robinson chez IKEA

«Je pense que l'arbre doit donner une impression de nature même s'il est fait à partir de

meubles, tout comme certaines pièces d'ameublement nous vendent l'illusion de formes simples et naturelles ressemblant encore aux branches d'où elles proviennent. De la même manière, on se sent comme Robinson dans sa propre maison lorsque l'on construit une chaise en suivant le mode d'emploi IKEA», explique Ben-Ner.

Se calquant sur le livre célèbre de Defoe, Ben-Ner fait référence à l'apprentissage, à notre relation avec la nature. Les liens entre parents et enfants intéressent aussi cet artiste habitant New York. Dans d'autres œuvres, il s'est souvent mis en scène et a incorporé des images de ses enfants et de sa

famille. Il y a un côté journal intime, un volet domestique dans ce travail, dont les sources sont aussi des classiques, comme l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau.

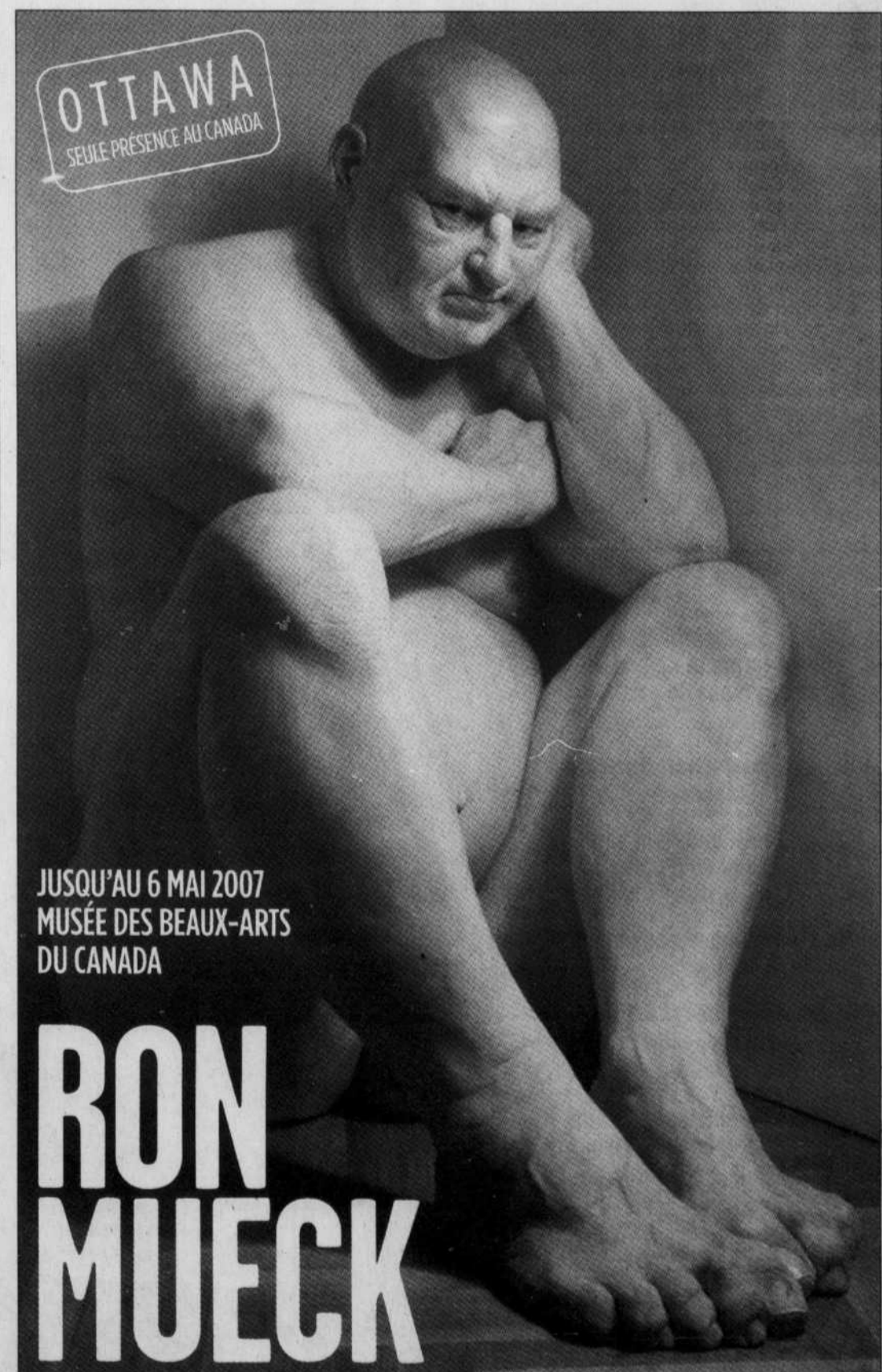
Avec ce kit de survie, Guy Ben-Ner nous propose une rêverie insulaire. Son installation se fait à la fois utopie ironique et ironie de l'utopie. Ici, de la même façon que les pièces détachées qui la composent, le jeu des références intellectuelles qu'aiguillonne cette œuvre nous amène à réfléchir sur bien des enjeux: écologie, consommation, relation entre l'individu et la société...

Collaborateur du Devoir



SOURCE GALERIE ARTICULE

Image tirée de la vidéo *The Lonely Crowd*, de l'artiste norvégienne Katja Høst



JUSQU'AU 6 MAI 2007  
MUSÉE DES BEAUX-ARTS  
DU CANADA

RON  
MUECK

Colosse (détail), 2000, Hirschhorn Museum and Sculpture Garden, Smithsonian Institution. Acquise avec les fonds du legs Joseph H. Hirschhorn en hommage à Robert Lehman, président du conseil d'administration du Hirschhorn Museum and Sculpture Garden (1997-2004), qui s'est distingué par son leadership et son généreux appui. Photo: Mike Bruce, Gate Studios, Londres

Organisée par la Fondation Cartier pour l'art contemporain (Paris), en collaboration avec le Musée des beaux-arts du Canada, le Brooklyn Museum et la Scottish National Gallery of Modern Art.

Présentée par



NATIONAL GALLERY OF CANADA FOUNDATION  
FONDATION DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA



Musée des beaux-arts National Gallery  
du Canada of Canada

380, promenade Sussex, Ottawa  
613 990-1985 1 800 319-ARTS musee.beaux-arts.ca

Canada LeDevoir OTTAWA CITIZEN TELEVISION

Les beaux  
détours

CIRCUITS CULTURELS

18 mars Lancement de la 20<sup>e</sup> saison  
14 avril Encore quelques places pour  
FERNANDO BOTERO  
au Musée national des beaux-arts du Québec

22 avril Le Monument national : conférence

www.lesbeauxdétours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

ANTOINE  
*Plamondon*  
1804-1895 Jalons d'un parcours artistique

Découvrez le parcours artistique d'un des plus influents peintres québécois du 19<sup>e</sup> siècle



Jusqu'au 1<sup>er</sup> avril 2007

Cette exposition est organisée et mise en circulation par le Musée national des beaux-arts du Québec, société d'État subventionnée par le ministère de la Culture et des Communications du Québec. Elle a aussi reçu le soutien financier du Programme d'aide aux musées du ministère du Patrimoine canadien.

LA PRESSE

MUSÉE McCORD

The Gazette

690, rue Sherbrooke Ouest (angle Victoria)

## CINÉMA

## Diamant noir

## L'IVRESSE DU POUVOIR

Réalisation: Claude Chabrol. Scénario: Claude Chabrol et Odile Barski. Avec Isabelle Huppert, François Berléand, Patrick Bruel, Robin Renucci, Maryline Canto, Thomas Chabrol, Jean-François Balmer, Jacques Boudet. Image: Eduardo Serra. Musique: Matthieu Chabrol. Montage: Monique Fardoulis.

## ODILE TREMBLAY

Claude Chabrol est un éternel témoin des mœurs françaises dans leurs plus sombres retranchements. En une rare incursion dans le milieu corrompu des affaires, il écorche les porteurs du pouvoir, en toge ou en complet veston. Chabrol a d'ailleurs puisé son inspiration dans un véritable scandale financier, l'affaire Elf, qui a longtemps ébranlé la France.

Le pouvoir génère un contre-pouvoir, celui auquel goûte son actrice fétiche, Isabelle Huppert, impériale dans la peau d'une juge d'instruction zélée qui traque les hommes d'affaires plus ou moins

véreux jusqu'à l'ivresse, comme le titre l'indique.

Le scénario a quelque chose de caricatural et de d'abord jouissif. On savoure l'aplomb «huppérien» de la terrible magistrate qui enquête sur des détournements de fonds d'un groupe industriel de premier plan, scrutant la moindre facture. Isabelle Huppert, que Chabrol connaît par cœur et qui possède ce qu'elle appelle elle-même «le noyau dur de sa personnalité», ne pouvait que briller comme un diamant noir sous ses vêtements élégants et ses gants rouge sang, autres témoins de sa charge.

Chabrol a eu la finesse de démontrer la mécanique des pièges des jeux de pouvoir, qui avalent ceux qui s'en grisent. Plus la juge engloutit les hommes qu'elle traque, plus sa vie privée vogue à la dérive, lui faisant perdre pied. Le pouvoir, renversé sitôt obtenu, est ici pure illusion.

François Berléand, excellent, joue sur la corde de sa fragilité. Son M. Humeau, personnage d'homme d'affaires envoyé au tapis, y gagne une dimension d'humanité profonde. Dans la galerie des hommes d'affaires corrom-



Isabelle Huppert dans *L'Ivresse du pouvoir*

pus, il est le seul qui renonce à la cruauté, pour franchir à travers l'épave le mur de la bonté.

Mais tout avait été dit dans la première partie. *L'Ivresse du pouvoir* devient redondant à mi-parcours. L'idée d'opposer la vie privée et la vie professionnelle de la juge de fer était excellente. Le mari (Robin Renucci), avec un rôle mal développé, demeure pourtant voué à l'ombre, médecin malheureux de son sort, homme qui n'aborde jamais son épouse de face, perdu en quête d'un impossible dialogue.

Patrick Bruel incarne avec aplomb la séduction pleine de

pièges, Thomas Chabrol, la complicité féline avec l'héroïne, et Maryline Canto, la juge alter ego. Malgré la performance des acteurs, les pistes scénaristiques (accident, tentative de suicide du mari, transfert professionnel, etc.) se multiplient trop et le noyau perd sa concentration. C'est au cours du duel Huppert-Berléand que *L'Ivresse du pouvoir* puise sa verve, alors que le jeu des répliques chat et souris tient du combat d'escrime.

Par la suite, les hommes d'affaires se succèdent trop vite au bureau de la juge d'instruction, figures substitués à celle d'Humeau, qui n'aurait jamais sa complexité et sont traités à l'écran façon clips. Même si l'intrigue se dilue en deuxième round, Chabrol a su longtemps manier le scalpel de sa mise en scène sur le thème de la corruption financière, presque tabou au cinéma français. Mais la force du film repose beaucoup sur la complicité entre le cinéaste et son égérie. *L'Ivresse du pouvoir* n'a pas l'impact soutenu des meilleurs crus de Chabrol, comme *La Cérémonie* ou *Une affaire de femmes*.

Le Devoir

## ENTREVUE

## La vie, et le cinéma, après Kirikou

Michel Ocelot, réalisateur d'Azur et Asmar, célèbre la civilisation islamique

ANDRÉ LAVOIE

C'est à Madrid, et non pas à Paris, que j'ai joint Michel Ocelot, qui parcourt le vaste monde non seulement pour promouvoir ses films mais aussi pour superviser le doublage, cette fois en espagnol. Car depuis le succès de *Kirikou et la sorcière* (1998), le cinéaste, que son producteur Christophe Rossignol surnomme «le père de l'animation française», n'en finit plus de gérer les fruits apportés par ce petit bonhomme d'Afrique, nu comme un ver et rusé comme un vieux sage. Magazines, albums, suite réclamée à grands cris par les enfants (*Kirikou et les bêtes sauvages*), préparation d'une comédie musicale intitulée *Kirikou et Karaba* à Londres, Michel Ocelot s'émerveille encore de sa chance, de son destin transfiguré par un seul personnage animé.

Son dernier film, *Azur et Asmar*, représente donc une autre facette de sa vie «passionnante», car il y a eu «un avant et un après Kirikou», précise-t-il. Ceux qui connaissent déjà son œuvre, et sa démarche souvent d'une grande simplicité, seront étonnés, et conquis, devant ce feu d'artifice de formes et de couleurs, «une célébration de la civilisation islamique». Et qui dit célébration dit parfois débauche de moyens... «Ce que l'on prenait jusqu'à pour mon style, c'était surtout de la pauvreté», admet le cinéaste. «J'utilisais des techniques qui étaient à ma portée [comme les ombres chinoises pour *Princes et princesses*]. Sa portée est maintenant plus grande, au point d'utiliser pour la première fois le 3D numérique et surtout de pouvoir réaliser entièrement son film à Paris.

## 90 minutes...

Lorsqu'il est question de la délocalisation de l'animation, Ocelot ne mâche pas ses mots, regrettant cette tendance où «petit à petit on ne fait plus rien en Occident». «Pour Kirikou et la sorcière, je l'ai fait dans cinq pays différents et c'était infernal. Pendant la réalisation d'Azur et Asmar, je passais de table en table, je n'avais pas besoin de prendre l'avion... On ne peut pas faire un bon travail quand tout est éparpillé aux quatre coins de la planète. Et je pense que nous avons atteint un degré de qualité formelle que je n'aurais pas atteint autrement.»

Cette qualité formelle, Michel Ocelot y tenait comme à la prunelle de ses yeux, car le cinéaste, dont l'humanisme est reconnu par tous, peu importe les barrières d'âges, de langues ou de cultures, sait qu'il possède un pouvoir et tient à s'en servir. Est-ce celui de changer le monde? «Je ne me fais pas d'illusions», réplique Ocelot. Le monde est abominable et ça va continuer. Mais je pense que l'on



Michel Ocelot

peut l'améliorer. J'ai le pouvoir de faire du bien, d'offrir de la beauté, pour les yeux et pour l'âme, pendant 90 minutes. Je l'utilise...

Pour cet homme de tous les contrastes — il est né sur la Côte d'Azur, a vécu son enfance en Guinée et son adolescence fut baignée par la nostalgie de l'Afrique, dans la région d'Anjou —, le Maghreb constituait une découverte, alors que l'Afrique noire de Kirikou, c'était aussi un peu la sienne. «Offrir une fable sur des gens différents qui s'aiment bien, ça peut s'appliquer à n'importe quelle région ou période. Il me fallait donner de la dignité aux descendants de Maghrébins qui ont brûlé des voitures dans les banlieues en 2005. Ces gens sont malheureux parce qu'ils ne se sentent pas beaux et nobles alors que la civilisation islamique est composée de moments magnifiques.»

Voilà pourquoi *Azur et Asmar* se présente comme une superbe topographie d'une partie du monde aujourd'hui malmenée, alors que sa contribution à l'avancement de l'humanité est irréversible. Et cet amour doit dépasser les barrières des langues. C'est pourquoi tous les dialogues en arabe ne sont pas sous-titrés, un choix qui, comme la nudité dans d'autres films ou la scène de l'alitement dans celui-ci — les distributeurs américains résistent encore à l'idée de promouvoir ses films, par crainte de choquer leurs concitoyens! —, lui vaut son lot de critiques. «Les enfants acceptent cela comme la vie: dans la vie, il y a plusieurs langues et pas de sous-titres. Ce sont les adultes qui me demandent pourquoi il n'y en a pas, et avec une certaine hostilité. La principale lecture du film, c'est de connaître l'expérience de l'immigré: une langue que l'on comprend et l'autre pas.» Quant au langage universel et coloré de Michel Ocelot, prônant la paix et la créativité, là aussi les sous-titres sont inutiles.

Collaborateur du Devoir

## Clichés en bouquet

## JE PENSE À VOUS

Réalisation et scénario: Pascal Bonitzer. Avec Édouard Baer, Géraldine Pailhas, Marina de Van, Charles Berling. Image: Marie Spencer. Montage: Monica Coleman.

## ODILE TREMBLAY

Malgré tous les égards dus à Pascal Bonitzer — grand scénariste français derrière *Va savoir* et *La Belle Noiseuse* de Jacques Rivette, *Ma saison préférée* d'André Téchiné, *Trois vies et une seule mort* de Raoul Ruiz, etc. —, force est de constater qu'il a manqué d'inspiration avec *Je pense à vous*.

Comme cinéaste-auteur, on lui devait quelques films de valeur inégale: *Encore, Rien sur Robert, Petites coupures*, mais rien de désastreux. Or sa dernière réalisation, *Je pense à vous*, est un amalgame de ce qui irrite le plus dans le cinéma français: les pires clichés en bouquet. Par ici les histoires de couples bourgeois qui s'entrechoient, se déchirent et s'échangent les partenaires. Toutes figures antipathiques, au demeurant. Ici, aucun des héros n'inspire la moindre empathie, pis, le moindre intérêt. La mise en scène traîne la patte, pardessus le marché.

L'éditeur Hermann (Édouard Baer) publie Worms (Charles Berling), l'ancien amoureux de

Diane (Géraldine Pailhas) qui vit avec Hermann. Lequel recroise Anne, son ancienne compagne (Marina de Van). Worms le compromet auprès d'Anne, qui couchera avec Antoine (Hippolyte Girardot), le compagnon de Diane, qui elle-même se déshabillera devant Hermann. Ouf! Swingez votre compagne.

Les rapports entre les personnages sont sans queue ni tête. Hermann est lâche et égocentrique. Géraldine Pailhas campe une Diane sans compassion ni humanité. Worms, l'écrivain, est un être veule et malhonnête. Antoine se conduit avec Anne comme un parfait goujat. Tout ce beau monde qui hante les chics quartiers de Paris a l'air

sorti du grenier poussiéreux du cinéma à papa.

Le milieu de la littérature n'a même pas été exploité pour donner son sel, comme l'avait fait Michael Haneke dans *Caché* par exemple. Le monde de l'édition n'est qu'un décor vide, absent ou presque de la mécanique de l'histoire.

Déplorons-le de la part de ce grand scénariste, c'est le scénario qui cause avant tout problème. La rencontre d'Hermann avec Anne par exemple, anodine (ils se croisent) et se parlent dans un cimetière), n'a rien pour faire l'objet d'une sorte de chantage photographique et provoquer une crise de ménage. Les situations sont forcées, les répliques souvent inutilement provocantes.

Le personnage d'Anne, avec son profil inquiétant et sa santé mentale chancelante, constitue le pivot de l'histoire, mais les liens de ses nerfs sont mal attachés, mal expliqués. Marina de Van indispose sans provoquer la sympathie. Une scène extrêmement violente entre Diane et Anne avec tentatives de meurtre de l'une sur l'autre (sur des relets de *Fatal Attraction*), se conclut dans la bonne humeur et la grande partouze, au mépris de toute logique qui voudrait qu'une plainte soit déposée auprès de la police après pareille agression.

À la toute fin, quand le vaudeville vire à la tragédie, on comprend ce que le film aurait pu être, sur un air de cynisme et de modernité indifférente, avec parfum déliquescents. Mais l'intrigue n'arrive guère à trouver son ton, entre violence verbale et détachement. *Je pense à vous* sombre dans l'ennui profond que cet univers faux, suffisant et glacé a tôt fait de nous inspirer.

Le Devoir

## ULLUMI

En 50 ans, les Inuits sont passés de l'igloo à l'Internet. Aujourd'hui, tant au Nunavik qu'au Nunavut, ils détiennent les clés de l'autodétermination. «Ullumi» propose un regard de l'intérieur sur la nordicité contemporaine.

Dimanche, 4 mars à 19h00  
Question de société  
avec Yves Boisvert



★★★★ (sur quatre)  
«Un Claude Chabrol au sommet de sa forme et de son art, ça n'a pas de prix!»  
LE NOUVEL OBSERVATEUR

«Un superbe portrait de femme.»  
FIGAROSCOPE

«Chabrol et Huppert au sommet. Jouissif en diable.»  
TÉLÉRAMA

«Un Chabrol savoureux et noir.»  
PREMIÈRE

«La table de Chabrol est toujours aussi accueillante.»  
LE FIGARO MAGAZINE

«Féroce et élégant à la fois. Une impertinence rarissime.»  
LE JOURNAL DU DIMANCHE

Isabelle HUPPERT dans un film de Claude CHABROL

François BERLÉAND Patrick BRUEL

L'IVRESSE DU POUVOIR

Alcedo / www.livressedupouvoir.com / métropole

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

EX-CENTRIS / MÉTROPOLIS / BOUCHERVILLE / SHERBROOKE / LE CLAP

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 9 MARS / MÉTROPOLIS / SHERBROOKE / LE CLAP

GAGNANT DE L'OSCAR  
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

«CAPTIVANT D'UN BOUT À L'AUTRE, PRENANT, SURPRENANT ET TRÈS ÉMOUVANT!»  
Marie-Christine Trottière, RADIO-CANADA (Désautels)

★★★★ (sur 5)  
«UN GRAND FILM. UNE ŒUVRE MAJEURE.»  
Marc-André Lussier, LA PRESSE

«LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!»  
David Thompson, THE GUARDIAN

★★★★ (sur 5)  
«REMARQUABLE! DU GRAND CINÉMA!»  
John Griffin, THE GAZETTE

★★★★ (sur 5)  
«CAPTIVANT!»  
Michel Coulombe, RADIO-CANADA

★★★★ (sur 5)  
«UN PREMIER FILM MAGISTRAL!»  
TÉLÉRAMA

AVANT LA CHUTE DU RIDEAU DE FER, LA POLICE SECRÈTE ÉCOUTAIT TOUTS VOS SECRETS.

LA VIE DES AUTRES

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FLORIAN HENCKEL VON DONNERSMARC

À L'AFFICHE

EX-CENTRIS / MÉTROPOLIS / BOUCHERVILLE / SHERBROOKE / LE CLAP

Voyez la bande-annonce à http://www.sonyclassics.com/thelivesofothers/

FILM D'OUVERTURE  
FIFEM le mardi est prêt

PAR L'AUTEUR DE KIRIKOU

Prix animé Radio-Nord COMMUNICATIONS  
Prix Communication et société  
Festival cinéma international en Abitibi-Témiscamingue  
Rouyn-Noranda

AZUR et ASMAR

UN FILM DE MICHEL OCELOT

AVEC LES VOIX DE CYRIL MOURALI • KARIM M'RHAH • HIAM ABRASS • PATRICK TIMST

À L'AFFICHE

EX-CENTRIS / MÉTROPOLIS / BOUCHERVILLE / SHERBROOKE / LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

# Cinéma



## Deux frères, deux mondes

### AZUR ET ASMAR

Réalisation et scénario: Michel Ocelot. Avec les voix de Cyril Mourali, Karim M'Ribah, Hiam Abbass, Patrick Timsit. Montage: Michèle Péju. Musique: Gabriel Yared. France-Belgique-Italie-Espagne, 2006, 99 min.

### ANDRÉ LAVOIE

La diversité culturelle et le métissage sont pour Michel Ocelot des notions nullement abstraites; tous ses films constituent des carrefours d'influences et de traditions, des univers à la fois exotiques et familiers où les différences finissent toujours par faire bon ménage. Par le passé, il a fait appel au médiateur le plus amusant qui soit: le fameux Kirikou, petit garçon africain d'une débrouillardise inouïe.

Grâce au succès international, et franchement exceptionnel, de Kirikou, Michel Ocelot peut diversifier ses approches, flirter avec le numérique, lui qui fut longtemps abonné aux techniques d'animation plus traditionnelles, comme les ombres chinoises (*Princes et princesses*). *Azur et Asmar* porte fièrement la marque de ses nouvelles incursions cinématographiques, plantant cette fois un décor médiéval, en premier lieu français (et tristoune) et ensuite arabisant (peu à peu d'une beauté à couper le souffle). Désireux d'explorer la civilisation orientale pour en célébrer le génie technique et l'opulence artistique, Ocelot s'inspire des *Mille et une nuits* et nous livre un conte à la morale politiquement correcte mais servi avec une virtuosité qui inspire la plus grande admiration.

Tout débute par une amitié virile entre deux garçons élevés comme des frères mais dont l'apparence physique (l'un blond aux yeux bleus et l'autre brun aux yeux noirs) et surtout le rang social marquent leur différence. Azur (voix de Cyril Mourali) est le fils d'un châtelain, élevé par Jehane (Hiam Abbass), une nourrice qui le maternait avec le même amour que celui

qu'elle porte pour son fils Asmar (Karim M'Ribah). Elle les berce avec ses fabuleuses légendes, tout particulièrement celle de la fée des djinns, toujours dans l'attente d'être délivrée de son ancre secret. Brutalement séparés par le père d'Azur, ils se retrouvent une fois devenus adultes, désireux d'entreprendre, chacun de leur côté, la longue marche menant à la fée: un voyage semé d'embûches et dont révent bien des aventuriers, qui rarement reviennent vivants de ce périple.

Optant pour le récit fantastique où s'enchaînent les épreuves douloureuses entrecoupées de rencontres étonnantes (entre autres avec un idiot de service, nommé Crapoux et pourvu de la voix de Patrick Timsit) sur fond de décors aux motifs éclatants, Michel Ocelot prône la tolérance en recréant un monde pas si éloigné d'une certaine vérité historique et géographique. Dans la ville arabe que traversent ses personnages — nettement inspirée d'Istanbul et où se profile une réplique de la basilique Sainte-Sophie —, des synagogues côtoient des mosquées et des églises tandis que des marchés aux étals débordants de fruits et d'épices rivalisent, en couleurs, avec les jardins les plus luxuriants. Même l'exceptionnelle musique de Gabriel Yared participe, de par ses nombreuses sonorités entremêlées, à cette splendeur.

Cet Orient, parfois désertique et menaçant, devient une véritable terre de toutes les innovations techniques (dont bien sûr l'astronomie) et des extravagances architecturales. Avec ses crayons et ses pixels, Ocelot s'oppose à l'obscurantisme dans lequel certains fanatiques religieux voudraient voir revenir cette région du monde, ainsi qu'à une conception occidentale des sociétés arabes trop souvent réductrice. Après Kirikou, ses deux nouveaux ambassadeurs que sont Azur et Asmar semblent promis à un brillant avenir. Car ils ont du pain sur la planche.

Collaborateur du Devoir

## Le blues de la nymphomane

### BLACK SNAKE MOAN

Réalisation et scénario: Craig Brewer. Avec Samuel L. Jackson, Christina Ricci, Justin Timberlake, S. Epatha Merkerson. Image: Amelia Vincent. Montage: Billy Fox. Musique: Scott Bomar. États-Unis, 2007, 115 min.

### ANDRÉ LAVOIE

La musique peut-elle sauver le monde? Oui, mais une personne à la fois, selon Craig Brewer. Dans *Hustle and Flow*, un proxénète trouvait dans le rap une manière de revenir dans le droit chemin, entraînant à sa suite celles qui jusque-là vendaient leur corps plutôt que d'utiliser leur voix, ou leur sens des affaires. On retrouve cette même forme de rédemption dans *Black Snake Moan*, mais avec d'importantes variations; on passe du rap au blues, de la prostitution à la nymphomanie, le tout baignant dans l'atmosphère chaude et (morale) étouffante du Tennessee.

Si vous aviez déjà votre propre définition de l'expression «le diable au corps», Craig Brewer risque de la faire voler en éclats. *Black Snake Moan* présente une collision entre la promiscuité et la pudibonderie, plaçant Christina Ricci au cœur de ce combat où tous les coups, toutes les postures et tous les sermons sont permis. Passant de la leçon biblique aux séances lubriques, ce récit d'une douloureuse rédemption suinte parfois la série B, le roman de gare, mais il est servi avec une telle sincérité qu'il est impossible de rester insensible devant cet étalage de vérités crues.

Cela n'effraie pas Rae (Ricci, d'une minceur étonnante dans une interprétation défiant toute forme de pudeur), une fille aux allures de «cocktail waitress» s'envoyant en l'air une dernière fois avec son amant Ronnie (Justin Timberlake) avant le départ de celui-ci comme soldat pour l'Irak. Désespérée, et dépendante de toutes les drogues autant que



Christina Ricci dans *Black Snake Moan*, de Craig Brewer

du sexe, elle se jette dans les bras de n'importe qui. Le meilleur ami de Ronnie veut lui aussi sa part, viole la jeune fille et la jette sur une route de campagne, blessée et inconsciente. Elle est alors recueillie par Lazarus (Samuel L. Jackson), un fermier, ancien bluesman et fervent croyant dont la foi est mise à rude épreuve depuis un pénible divorce. Voyant Rae comme une âme en peine, il décide de prendre les grands moyens — à coups de Bible, de chaînes et de sermons d'un ami pasteur... — pour la transformer, au prix de mille souffrances.

La déchéance de Rae est décrite de manière si hystérique et provocante que l'on se demande si Christina Ricci saura tenir le coup jusqu'à la fin. Enchaînée, traînée (littéralement) dans la boue, très légèrement vêtue, hurlant à s'en décrocher les cordes vocales, cette héroïne oppose un contraste fascinant avec son sauveur, dont il ne faut pas minimiser le potentiel de violence derrière ses évangiles et sa guitare. C'est une description impitoyable de la bondieuserie des États du

Sud que propose Craig Brewer. La tension de cette rencontre explosive, souvent illustrée de manière sordide, baisse ainsi de plusieurs crans, la colère de Rae et l'amertume de Lazarus se dissipant peu à peu. C'est alors que peuvent résonner les premiers airs de blues, une musique offrant un baume à leurs souffrances, leur permettant de révéler à eux-mêmes et aux autres le meilleur de ce qu'ils sont. C'est toutefois un véritable chemin de croix que Craig Brewer nous propose dans *Black Snake Moan*, cédant parfois au racolage (Ricci ne semble pas se plaindre de jouer à la Lolita sur l'acide), soulignant avec insistance certains effets (les coups de tonnerre entre deux riffs de guitare) et bien sûr les symboles gros comme des cathédrales (est-ce nécessaire de nommer un sauveur Lazarus pour comprendre sa mission?). Mais le cinéaste n'a rien perdu, après *Hustle and Flow*, de sa furieuse impertinence. Comme pour le blues, on aime ou on n'aime pas.

Collaborateur du Devoir

## Clichés

### NOS JOURS HEUREUX

Écrit et réalisé par Éric Toledano et Olivier Nakache. Jean-Paul Rouve, Marilou Berry, Lannick Gauthier, France, 2006, 102 minutes.

### MARTIN BILODEAU

La prémisse de *Nos jours heureux* était pourtant prometteuse: un jeune homme incapable de se détacher de son père (Jean-Paul Rouve) dirige pendant trois semaines une colonie de vacances dans le Pays basque, où il en découle avec des enfants qui souffrent d'être séparés de leurs parents. Il y avait là une ironie que les cinéastes Éric Toledano et Olivier Nakache ont été capables de nommer... sans toutefois parvenir à l'exploiter.

Les auteurs ont du reste réservé le même sort à l'ensemble des bonnes idées qui traversent cette comédie dramatique sur la solidarité, l'autorité, l'expression individuelle, les rites de passage et l'amour confus. Tout y est nommé, mais rien ne reste, à cause d'un scénario éparpillé, qui égrène ses vérités toutes faites et jongle avec ses paradoxes bien ronds. Les enfants, nombreux, sont ici réduits à quelques figures identifiables, délibérément sous-développées, qui causent quelques maux de tête au directeur et aux moniteurs sous ses ordres. Ceux-là juvéniles, en rut, et à peu près aussi indisciplinés que les enfants dont ils ont la charge.

En principe, cela aurait dû démultiplier les possibilités et les difficultés permettant d'animer le matériel cinématographique. Or celui-ci est inerte. D'où, on le sent bien, l'injection forcée de chansons populaires anglo-saxonnes, censées donner des coups d'accélérateur à une narration qui s'enlève à la première occasion. D'où également les visibles efforts de montage alterné, mollasson au possible, et ceux, très enthousiastes, d'une distribution inégale allant de Marilou Berry (*Comme une image*) au Québécois Guillaume Cyr, qui parle avec l'accent bien gras. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il y a pire cliché que lui dans cette histoire.

Collaborateur du Devoir

K-FILMS AMÉRIQUE LES ÉCRIVAINS GÉNÉRALISTES EN QUÊTE PRÉSENTENT

EDOUARD BAER  
GERALDINE PAILHAS  
MARINA DE VAN  
CHARLES BERLING  
HIPPOLYTE GIRARDOT

**Bonitzer fait des films aussi passionnants qu'érudits. Miracle: ils n'appartiennent qu'à lui.**

PREMIÈRE

Le danger de badiner avec l'amour.

LE MONDE

Champion d'un genre assez français: la comédie lacanienne. Une moitié Rohmer et Marivaux, l'autre Kafka et l'humour juif.

LIBÉRATION

**Je pense à vous**

Un film de PASCAL BONITZER

À L'AFFICHE

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT - QUARTIER LATIN (CINÉMA Beaubien 2306, Desdunes E. 721-8000)

UN GRAND FILM HISTORIQUE DE TROIS HEURES EN PRIMEUR • EN EXCLUSIVITÉ

**VERDICT ON AUSCHWITZ**

2 SEMAINES SEULEMENT (en allemand avec s.-t. anglais) trois fois par jour à 13h30, 17h00 et 20h30

CHEZ SCHWARTZ (en anglais et en français) à 17h30, 19h30

LETTRES D'IWO JIMA (avec s.-t. français) à 15h00

LETTERS FROM IWO JIMA (avec s.-t. anglais) à 12h30

LE LABYRINTHE DE PAN (avec s.-t. français) à 21h30

FESTIVALISSIMO voyez le programme pour l'horaire

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-281-1900

www.cinemaduparc.com

L'UN DES 10 MEILLEURS FILMS QUÉBÉCOIS DE L'HISTOIRE

RENÉ HOMIER-ROY, DANS *CYBERPRESSE*

GAGNANT DE 5 PRIX JUTRA

MEILLEUR FILM • MEILLEURE RÉALISATION

MEILLEUR ACTEUR: PAUL AHMARANI • OLIVIER GOURMET

MEILLEUR ACTEUR DANS UN RÔLE DE SOUTIEN: GABRIEL ARCANO • MEILLEUR SCÉNARIO

GAGNANT PRIX GÉNIE • MEILLEUR SCÉNARIO

★★★★★ - LE DROIT

★★★★★ - THE GAZETTE

★★★★★ - LE JOURNAL DE MONTRÉAL

★★★★★ - ICI

**CONGORAMA**

OLIVIER GOURMET PAUL AHMARANI

un film de PHILIPPE FALARDEAU

film de clôture GANNES 2005

Quinzaine des Réalisateurs DIRECTORS' FORNIGHT

www.congorama-lefilm.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

WWW.CHRISTALFILMS.COM

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA DE MONTRÉAL

FORUM INTERNATIONAL DU NOUVEAU CINÉMA À BERLIN

**dans les villes**

un film de Catherine Martin

HÉLÈNE FLORENT

ROBERT LEPAGE

HÉLÈNE LOISELLE

ÈVE DURANCEAU

BÉATRICE PICARD

PRODUIT PAR RÉAL CHABOT

«UN FILM SOBRE ET PROFOND»

Anabelle Nicod - La Presse

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CINÉMA Beaubien 2306, Desdunes E. 721-8000

EX-CENTRIS

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

GAGNANT DE 2 CÉSAR !

★★★★★ TÉLÉRAMA

★★★★★ PARIS MATCH

★★★★★ LE PARISIEN

★★★★★ TÉLÉ 7 JOURS

NOVO-JUST PRÉSENTE

MÉLANIE LAURENT, KAD MERAD, JULIEN BOISSELIER, ISABELLE RENAULD, AÏSSA MAÏGA

**JE VAIS BIEN, NE T'EN FAIS PAS.**

UN FILM DE PHILIPPE LIORET

À L'AFFICHE LE 9 MARS

À L'AFFICHE

www.chezschwartzfilm.com

**Chez Schwartz**

«une oeuvre délicieuse» LE DEVOIR

«...modeste et beau» GLOBE AND MAIL

«...un film à saliver devant.» FORWARD

Un film de A Film by Garry Beitel

DEPUIS 1930

Produit by Produced by Richard Etkin & Barry Lazar

VERSION ORIGINALE S.T. FRANÇAISE

VERSION ORIGINALE S.T. ANGLAISE

EX-CENTRIS

SHERBROOKE

QUÉBEC

LE FORUM 22

CINÉMA DU PARC

# Cinéma

## Dans les coulisses du temple

### CHEZ SCHWARTZ

Réalisation: Gary Beitel. Image: Marc Gadoury. Musique: Robert M. Lepage. Montage: Nicolas Belpaire. Au Cinéma Ex-Centris.

### ODILE TREMBLAY

Institution culinaire montréalaise par excellence, Chez Schwartz est impossible à rater, ne serait-ce qu'en raison de cette interminable file d'attente, hiver comme été, formée dans l'infinie patience des clients. Le documentaire de Gary Beitel nous entraîne dans les coulisses de l'institution de la Main, temple du smoked meat depuis plus de 75 ans.

C'est bien fait, vivant, à l'écoute de la faune du lieu, jamais indigeste, et ça donne envie de courir s'y commander le sandwich en question.

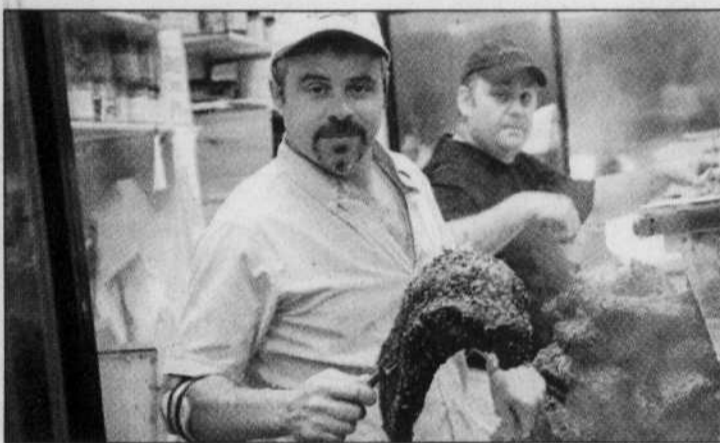
Cuisiniers, busboys, garçons de table sont les personnages principaux du film, avec les inévitables conflits, mais aussi souvent dans l'entente joyeuse. La plupart des employés, qui demeurent des décennies à leur poste, sont très fiers de travailler pour une institution aussi célèbre, même s'ils y laissent souvent leur santé, courant sans re-

lâche, déplaçant de pesants quartiers de viande, développant une tendinite, bossant comme des fous pour répondre à la demande.

Les clients tiennent bien entendu aussi la vedette. Place aux habitués en quête de l'ultime bouchée plus succulente que les autres, aux touristes attirés par le mythe, aux anciens Montréalais qui n'hésitent pas à multiplier les kilomètres pour retourner déguster le sandwich à la viande fumée dans son antre de prédilection. Toute l'histoire du restaurant, fondé par un Juif roumain, remonte à la surface, à travers les témoignages des habitués, dont le pianiste de jazz Vic Vogel, pilier lui aussi de l'endroit.

Un des héros du film est le regretté cinéaste d'animation Ryan Larkin, longtemps clochard, qui mendiait des trente sous devant Chez Schwartz et que le cinéaste suit et interviewe. Tout son humour pince-sans-rire éclate. C'est d'ailleurs son visage en mortaise qui clôturera le documentaire. Ultime clin d'œil de l'artiste qui vient de nous quitter mais qui peuple à jamais la légende dorée de Chez Schwartz.

Le Devoir



SOURCE JONATHAN WENK

Chez Schwartz, le temple du smoked meat depuis plus de 75 ans.

### ZODIAC (LE ZODIAQUE)

De David Fincher. Avec Jake Gyllenhaal, Mark Ruffalo, Robert Downey Jr., Anthony Edwards, Brian Cox, Elias Koteas. Scénario: James Vanderbilt, d'après le livre de Robert Graysmith. Image: Harris Savides. Montage: Angus Wall. Musique: David Shire. États-Unis, 2007, 157 minutes.

### MARTIN BILODEAU

Il aura fallu 15 ans à David Fincher (*Seven*, *Fight Club*, *Panic Room*) pour dompter son talent dans une œuvre qui en reflète la grandeur sans en faire le nœud de son spectacle. *Zodiac*, tiré du livre du journaliste Robert Graysmith racontant la traque inaboutie du tueur en série qui a fait frémir la région de San Francisco au tournant des années 70, est un thriller sec, mesuré, intelligent, dont les trois forces premières (scénario, réalisation, distribution), en s'unissant, se sont multipliées pour donner un film populaire et saisissant dans la tradition de ceux qui se faisaient à la même époque.

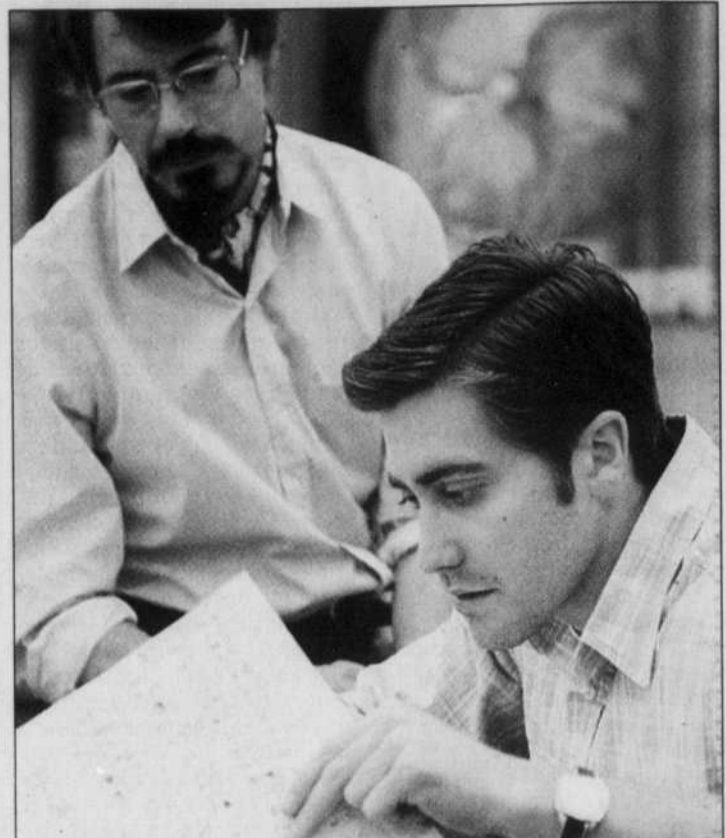
C'est-à-dire à hauteur du regard, et non à vol d'oiseau. Avec la patience du coureur de fond, et non avec l'urgence du skieur de descente. Avec rigueur et réalisme, sans recourir aux clichés d'usage sur les mondes policier et journalistique, dont les enquêtes croisées se télescopent dans le scénario touffu et verbomoteur de James Vanderbilt (*Basic*). Ledit scénario est tiré du livre de Robert Graysmith, timide caricaturiste du *San Francisco Chronicle* campé dans le film par l'excellent Jake Gyllenhaal. Fasciné par les cryptogrammes que le *Zodiac* faisait parvenir à la rédaction de son journal, celui-ci a développé une véritable obsession pour le tueur. De témoin de l'enquête (il épiait le tra-

## À hauteur du regard

vail de son collègue Paul Avery, campé avec panache et un soupçon de «m'as-tu-vu» par Robert Downey Jr.), il s'est improvisé enquêteur, poussant plus avant les recherches de la police, dont les deux figures principales sont incarnées par Mark Ruffalo et Anthony Edwards.

Sous prétexte d'une enquête policière qui eût été routinière si le tueur avait été identifié et capturé, Fincher s'interroge sur le poids de ladite enquête sur ceux qui y étaient mêlés. Comment un journaliste, fasciné par le meurtrier et grisé par les feux de l'enquête, s'y brûle les ailes et part se noyer dans l'alcool (Avery). Comment un enquêteur intrépide, au bout de plusieurs années de recherches, jette l'éponge et absorbe l'échec. *Zodiac* parle moins des meurtres et des défunts que de l'impact que leur mort irrésolue a sur les tout-puissants des médias et des forces de l'ordre, dont Fincher documente la décomposition, l'amertume, l'impuissance.

D'où peut-être son choix inspiré d'une mise en scène, antispectaculaire et d'une grande maîtrise, qui laissera sur leur faim ceux qui voient en lui le nouveau Martin Scorsese. Échelonnée sur dix ans (1969-79), sa chronique est fragmentée, ponctuée d'ellipses savantes, jamais déstabilisantes, qui donnent à l'ensemble l'aspect à la fois net et nébuleux d'une fresque impressionniste. Sans jamais verser dans la psychologie de salon, le scénario révèle juste ce qu'il faut des personnages, très bien dirigés. À quelques exceptions près, la caméra de Harris Savides (*Elephant*),



SOURCE PARAMOUNT

*Zodiac* parle moins des meurtres et des défunts que de l'impact que leur mort irrésolue a sur les tout-puissants des médias et des forces de l'ordre.

aux mouvements subliminaux, se plante à hauteur du regard et filme des conversations montées en champs/contrechamps. Debout, assis, au téléphone, du bureau, d'une cabine, de la cuisine. Verbo-

motor, le film. On ne le dira jamais assez. Et sans rien enlever au cinéma. Ce qui est, avouons-le, exceptionnellement rare.

Collaborateur du Devoir



**Chroniques afghanes**  
Un film de Dominic Morissette  
Produit par InformAction en coproduction avec l'Office national du film du Canada Avec la collaboration de Radio-Canada et RDI  
www.onf.ca/chroniquesafghanes  
À ne pas manquer... L'exposition photos Jusqu'au 6 mars 2007 au Cheval blanc 809, rue Ontario Est, Montréal  
À l'affiche au Cinéma ONF Du 4 au 8 mars à 19 h 1564, rue Saint-Denis, Montréal Projections en présence du réalisateur



Un film d'Isabelle Raynaud Produit par Colette Loumède  
**Le cerveau mystique**  
Quand les scientifiques s'intéressent à la spiritualité  
www.onf.ca/lecerveaumystique  
À l'affiche au Cinéma ONF Du 5 au 7 mars à 20 h 30 1564, rue Saint-Denis

ARCHAMBAULT & PALMARÈS  
**DVD**

Résultats des ventes : Du 20 au 26 février 2007

- FILM/ TÉLÉSÉRIE**
- 1 BABEL
  - 2 THE PRESTIGE
  - 3 FLUSHED AWAY
  - 4 THE DEPARTED
  - 5 RADIO ENFER Saison 1
  - 6 JEAND DE FLORETTE/MANON DES SOURCES
  - 7 PASSE-PARTOUT
  - 8 C.R.A.Z.Y. Édition du collectionneur
  - 9 BON COP, BAD COP
  - 10 CHICK'N SWELL Série 3

- VARIÉTÉS**
- 1 NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
  - 2 PATRICK NORMAN Tu peux trapper à ma porte
  - 3 AN INCONVENIENT TRUTH
  - 4 THOMAS FERSEN Bonne fête Hyacinthe
  - 5 LOUIS-JOSÉ HOUDE À l'Olympia de Montréal
  - 6 LARA FABIAN Un regard 9
  - 7 GRÉGORIE CHARLES Noir et blanc
  - 8 LES NORDIQUES
  - 9 ROBIN ROY Boot Camp Vol. 2
  - 10 ANDRÉ RIEU Homecoming!

LE 25<sup>e</sup> FIFA VOUS EN MET PLEIN LA VUE ET LE COEUR!  
275 FILMS | 25 PAYS

**25<sup>e</sup> FIFA**  
Festival international du film sur l'art  
Montréal  
8-18 mars 2007  
www.artfifa.com

Les billets sont déjà en vente à la billetterie de la Place des Arts, faites vite!  
175, rue Sainte-Catherine Ouest  
Réservez en ligne : www.artfifa.com  
Réservez par téléphone : 514 842-2112

**Festival international du film pour enfants de Montréal** LE DEVOIR

**FIFEM** le monde est p'tit 10 ANS

du 03 au 11 mars 2007 Pendant la semaine de relâche

Une présentation de Desjardins Caisse populaire de Rosemont

En collaboration avec Montréal Télé-Québec Cinéma Beaubien

www.fifem.com

Associations des cinémas parallèles du Québec